

ARLL 1/7/12

H. Hrains

AU

214

COEUR DES BLÉS



généralment

340
 1/ Un silence complet se fit ce jour-là, Lalie ne regardait plus personne. Tout à coup, on entendit esquinter un fort bref; elle se levait, elle regardait ^{même} ~~les~~ ~~de~~ ~~ces~~ hautains; puis partait à l'écart. Elle en redemandait ensuite d'un mouvement avec une clef.



341

Les deux grands vases en porcelaine de Dampelle, tout convertis de dorure, ~~et~~ ~~auxquels~~ ~~personnes~~ ne pouvait toucher en dehors de son ~~propre~~ ~~groupe~~ ~~pour~~ ~~qu'il~~ ~~lui~~ ~~venait~~ ~~de~~ ~~par~~ ~~ce~~ ~~qu'il~~ ~~avait~~ ~~une~~ ~~certaine~~ ~~grande~~ ~~de~~ ~~village~~ ~~ne~~ ~~peuvent~~ ~~en~~ ~~montrer~~ ~~de~~ ~~semblables~~, avaient aussi ~~de~~ ~~quitté~~ ~~la~~ ~~cheminée~~ ~~ou~~ ~~les~~ ~~vischies~~, ~~les~~ ~~avaient~~ ~~longs~~ ~~jours~~ ~~vu~~. Lalie remarqua ^{également} ~~aussi~~ que plusieurs ~~carreaux~~ ~~étaient~~ ~~brisés~~ ~~devant~~ ~~la~~ ~~porte~~.

2
348

Les 2 grands vases en porcelaine de Dampelle, tout convertis de dorure, dont ~~la~~ ~~un~~ ~~dans~~ ~~un~~ ~~groupe~~ ~~était~~ ~~d'aut~~ ~~aut~~ ~~plus~~ ~~fière~~ ~~qu'~~ ~~aucune~~ ~~famille~~ ~~du~~ ~~village~~, ~~même~~ ~~les~~ ~~des~~ ~~villages~~, ~~avait~~ ~~de~~, ~~ne~~ ~~montraient~~ ~~en~~ ~~montrés~~ ~~de~~ ~~semblables~~, avaient aussi ~~quitté~~ ~~la~~ ~~cheminée~~ ~~ou~~ ~~tous~~ ~~les~~ ~~visiteurs~~ ~~les~~ ~~admiraient~~. Lalie remarqua enfin que plusieurs ~~carreaux~~, ~~placés~~ ~~de~~ ~~vant~~ ~~la~~ ~~porte~~, ~~étaient~~ ~~brisés~~.

3
357

Lorsque dans un ~~supême~~, ~~je~~ ~~n'~~ ~~de~~ ~~me~~ ~~brus~~ ~~qu'une~~ ~~comme~~ ~~pour~~ ~~un~~ ~~mot~~ ~~à~~ ~~crie~~...
 vieux homme, dont les ~~carreaux~~ ~~étaient~~ ~~brisés~~ ~~à~~ ~~couler~~ ~~sur~~ ~~les~~ ~~coins~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~bonde~~ ~~identée~~,

4
638 - II

En terre et ce que nous avons de tout
 Marie Wash Kirtsett

P.E.N. CLUB FRANCAIS DE BELGIQUE

Secrétariat: B^d Léopold II, 264

Bruxelles.

Le 28/11/32.

Cher Confrère,

Ce mercredi 30 novembre, à 17 heures, dans la Rotonde du Palais des Beaux-Arts, 23, rue Ravenstein, Bruxelles, notre section recevra PUIG Y FERRETER, le grand romancier et dramaturge catalan, député aux cortès espagnoles et au parlement catalan. Le thé sera servi.

Nous nous excusons de vous prévenir si tardivement et vous présentons, cher Confrère, nos sentiments dévoués.

Les administrateurs:

P. BOURGEOIS & R. LYR.

Le Président:

L. PIERARD

R A P P E L.

Le mardi 6 décembre à 17 heures, dans la salle des Conférences du Palais des Beaux-Arts, M. André Malraux parlera de "LAWRENCE et l'EROTISME EN LITTERATURE". Ecrivez-nous un mot et nous vous réserverons gratuitement une place. Mais vous ferez mieux, vous conseillerez à vos amis de passer par le bureau de location du Palais des Beaux-Arts, ouvert tous les jours de 10 à 17 heures, où ils trouveront des places à 15 et à 10 francs.

Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je suis en vacances. Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je suis en vacances.



... Ce sont encore des âmes,

643 Soit des supons tricotés à tous & froids tissus.

5
642

Bientôt le vent souffla, ^{légerement} d'abord ^{lourdement}, puis plus fort; puis il se calma ^{avec un 3^e bruit de} la ~~tourte~~ vague; puis il rebondit, embrassa tout le village d'une furieuse étendue, se vena les arbres, les ~~plage~~ playa leurs tiges, arracha leurs feuilles & les emporta dans un tourbillon de persim. en fuyant au clocher de l'église. ~~Il~~ Partout des gens se précipitèrent à fuir: ...

7
647

Il n'eût trouva bientôt devant lui, p etels cows, au fond de laquelle se découpaient une fenêtre éclairée. Il n'avait plus qu'un pas à franchir. Il s'arrêta: "hâte... le vent qui soufflait chassait de sa nuage au-dessus de sa tête. Derrière son dos, la haie frémissait. Un bruit passa le long du mur. Une vieille bêta dans l'étable. Des chèvres, à boyaient, ^{plus} ~~plus~~ que ce qu'il allait faire serait irrisable. Comme une ombre ~~était~~ était venue au profil de sa face, le visage de la fenêtre, il recula de quelques pas... Peu à peu, sans hâte la tête voyait dans des pensées qui se repassaient pas à débrouiller, s'effroussant en soi. se trouva divers la déconcerter de J. B.

- Vous venez bien tard, observa la vieille Marie
à qui répondit peu de s'arrêter comme d'habitude au sujet de Mathilde qui l'attendait depuis longtemps à tous les yeux lui qui les traits avaient l'agitation d'une âme.
du ne parla guère à son tour. J. B. même s'endormit.
Au retour, Mathilde aurait voulu dire: "^{à son tour} ~~à son tour~~,
quelque chose que tu me caches". Elle ne le dit pas, mais elle comprit tout à la manière dont Valère l'embrassa avant de la quitter.

il se ferra dans la nuit...
Levant le rideau on aperçut un feu...
Il s'arrêta...

l'effraye...
d'un...
de l'impression

mardi de mai et j'aurai le plaisir de triompher grâce à vous...

L'article parut en effet le 1^{er} mai et depuis je lui ai fait bien des emprunts. Je dois à la vérité de dire que pour triompher Mme Arvède Barine n'avait nul besoin de moi et que sa bienveillance ne me cite qu'afin de m'obliger.

On pourrait citer encore bien d'autres personnes qui ne partageaient point l'incrédulité de Mme Ackermann et venaient aux Feuillantines. Dans l'étroit et modeste salon, salon philosophique, salon bourgeois surtout, où il y avait certainement un parti irrégulier, mais d'une irréligion fort bien élevée, où circulaient, sous l'œil bienveillant de la maîtresse de maison, les catholiques les plus sincères, on ne se serait jamais cru dans l'anti-chambre de Satan.

~~MARC CITOULEUX.~~

ARLL 1/7/12

AU CŒUR DES BLÉS



Toute chose (si par trop n'erre)
Voultentiers en son lieu retourne.

VILLON.

I

Les Nicolet riaient.

C'était la troisième fois dans le courant de l'après-midi que Joachim, le charron, qui avait son ouvroir à côté de la grange où les Nicolet battaient leur blé, arrêtait son rabot pour les écouter.

— Si cela se passait à la campagne, se dit-il, je croirais qu'ils ont trouvé une bourse, mais dans la ferme de Lambroux...

Intrigué, il tira l'huis et, comme la cour était pleine de neige, il se glissa le long du mur, les mains blotties dans ses poches.

Lorsqu'il introduisit la tête dans la grange, par la petite baie carrée qui s'ouvrait dans la grande porte, ses yeux éblouis ne distinguèrent d'abord que des formes vagues; mais bientôt tout se précisa: le grand mur à droite, les gerbes entassées à gauche; en haut, les grosses charpentes qui soutenaient le toit. Au fond de l'aire, trois hommes en manches de chemise, couverts de poussière, assis dans la paille, le menton aux genoux, riaient aux éclats, tandis qu'un quatrième se tenait debout devant eux, la tête baissée et la mine farouche. Les fléaux, abandonnés, gisaient sur le sol.

En voyant apparaître Joachim, l'un des rieurs cria, le doigt tendu vers l'homme qui était debout:

— C'est Bernard qui est amoureux!

Et il raconta qu'à midi Bernard était parti avant eux. « Alors nous, quand nous sommes arrivés ici, qu'avons-nous vu? Le gaillard devant la margelle du puits, en train de tirer de l'eau pour la Rousse! »

— Oui, Joachim!

Les trois hommes recommencèrent à rire.

Bernard leva lentement la tête, regarda Joachim, roula du côté de ses frères des yeux sombres, puis, se secouant comme un ours, cria :

— Travaillons!

Chacun prit aussitôt sa place : Prosper et Michel d'un côté, Philippe et Bernard de l'autre. Après avoir craché dans leurs mains, ils levèrent les fléaux.

D'habitude, les Nicolet travaillaient avec méthode. Lorsqu'ils battaient le blé, leurs quatre corps se mouvaient d'un même rythme, les quatre fléaux se levaient et s'abaissaient en mesure et le dernier geste avait la même vigueur et la même aisance que le premier. Cette fois, Bernard maniait son outil avec rage, le front contracté, la bouche serrée. Obligés de régler leurs mouvements sur les siens, ses frères s'échauffaient à leur tour; leurs chemises leur collaient à la peau et les grains de blé, violemment chassés des épis, sautaient en l'air comme des balles. Quand les gerbes étalées par terre furent vides, Michel jeta son fléau au fond de la grange et courut s'appuyer contre le mur. Son corps — une longue et maigre carcasse — se contracta puis se détendit; un râle monta de sa poitrine; il se mit à tousser. Il toussa longtemps. L'accès passé, il resta encore quelques instants appuyé au mur. Lorsqu'il se retourna, sa figure, creusée, était livide; une sueur froide baignait son front; ses jambes tremblaient.

Prosper lança un regard sévère à Bernard :

— Plus si vite, hein! On ne va pas faire crever Michel...

— Puis on perd du froment, grogna Philippe, qui se

mit à racler le sol avec son sabot pour rassembler les grains épars.

Joachim était resté sur le seuil. Comme les quatre batteurs le regardaient maintenant d'un œil sournois, il comprit qu'il était de trop : il fit un pas en arrière et tourna sur ses talons.

La neige brillait. Elle s'étendait, toute unie, sur les toits, formait des bosses sur le fumier, mettait une corniche blanche à la margelle du puits et, par delà un petit mur, pendait en festons aux branches des pommiers, dans la prairie. Derrière la fenêtre du logis, une femme assise tricotait. On ne voyait que le haut de ses épaules et sa tête ronde que couvrait une chevelure rousse.

Joachim, s'étant aperçu qu'elle le regardait, mit les mains sur ses oreilles pour lui faire comprendre que le froid était vif. En guise de réponse, la femme tendit le doigt vers le ciel. Le charron leva les yeux. Le temps se couvrait. Il pensa que la neige de nouveau allait tomber.

Comme il rentrait dans son ouvroir, un coup de feu éclata dans la prairie.

Quelques instants plus tard, il vit Lambroux, couvert d'un vieux pardessus et la tête enveloppée dans une écharpe, qui grimpait l'escalier de sa demeure, avec un fusil à l'épaule. De sa main gauche, il portait par les pattes deux moineaux ensanglantés, dont les ailes pendaient.

Joachim secoua ses sabots pour en faire tomber la neige. Il jeta ensuite du charbon dans le poêle de fonte qui brûlait dans un coin de l'ouvroir. Après s'être réchauffé les mains, il alluma sa pipe et rêva quelques instants. Un haussement d'épaule exprima sa pensée sur les Nicolet. Un autre formula son opinion sur Lambroux. Puis il lança un jet de fumée en l'air et se mit à rire. Joachim avait l'âme gaie. Il avait aussi sa pipe et le pinson qui sautillait dans sa petite cage, au-dessus de la porte...

II

Pour entrer dans la demeure des Nicolet, il fallait, la barrière franchie, escalader une montagne de fumier ou bien descendre dans un ravin lorsque, à la fin de l'hiver, le fumier avait été emmené dans les champs. On atteignait ainsi, au fond de la cour, un escalier usé que continuait un corridor obscur, dont une porte latérale donnait accès dans la cuisine, tandis qu'une autre porte, au bout, s'ouvrait sur le jardin. La maison, qui avait de petites fenêtres au rez-de-chaussée et des lucarnes à l'étage, formait, avec la grange, le fournil, la remise, les étables et la barrière, un carré irrégulier. Tous ces vieux bâtiments, mal construits, les uns plus bas, les autres plus hauts, couverts les uns de tuiles, les autres de paille, semblaient avoir poussé là comme une touffe de champignons. C'était un des derniers vestiges du passé qui survivait, presque intact, au milieu du village.

Ce jour-là, comme c'était dimanche, tout était tranquille chez les Nicolet. Dans la cuisine, Prosper lisait *L'Echo du Pays*, journal hebdomadaire où paraissaient toutes les annonces de la région, tandis que Lalie, sa sœur, qui se préparait pour la messe, ajustait devant un miroir accroché à l'espagnolette de la fenêtre son bonnet des jours de fête, un bonnet noir à fleurs violettes. Tout à coup, elle dit :

— Bon!

Sans lever les yeux, Prosper demanda :

— Qu'y a-t-il?

— Voilà de nouveau le sot Jadeau qui se trompe.

Prosper sourit.

Jadeau, le tailleur, était un petit homme maigre et nerveux, avec de longs cheveux bouclés et une figure de marionnette, qui, une fois descendu de sa table de travail, ne paraissait plus maître de ses jambes. Dans la rue, il ne marchait pas; il trottinait. Et tout en trottinant, il dis-

cutait. Sa bouche jouait, ses yeux riaient, ses sourcils s'écarquillaient ou se fronçaient, ses mains montraient ceci ou cela, des choses que lui seul voyait, ou bien elles frappaient sa poitrine comme pour y enfoncer des clous. Souvent, Jadeau, tout en monologuant, perdait son but de vue et s'engageait dans une mauvaise route. Lorsque Lalie l'avait aperçu, il allait dépasser la ferme; mais, tout à coup, il s'était touché le front du doigt et s'était précipité vers la barrière des Nicolet.

— Il vient chez nous, dit Lalie.

Un sourire glissa de nouveau sur les lèvres de Prosper.

Lalie continuait à observer le bonhomme, curieuse de voir la mine qu'il ferait quand il s'apercevrait de son erreur; comme il avançait toujours, elle se fâcha :

— On en a conduit plus d'un à Gheel, qui étaient moins sots que cet individu!

Elle avait à peine achevé que Jadeau poussait la porte et jetait un regard circulaire dans la maison.

— Bonjour la compagnie!

En même temps, il déposait sur la table un paquet enveloppé de serge verte.

— Vous vous trompez sans doute, tailleur, fit Lalie, d'un ton pincé.

— Je ne me trompe jamais.

Comme il se préparait à dénouer le paquet, la femme reprit :

— Mais, je ne vous ai rien commandé...

— Vous, non... Mais Bernard m'a commandé ceci, ceci et encore ceci...

Et Jadeau sortit du paquet un veston, un gilet et un pantalon de drap noir. A côté, il mit un petit morceau d'étoffe — pour les réparations.

Lalie pâlit; Prosper lâcha son journal.

Le tailleur, ayant tiré son mouchoir, se frotta le front :

— Il fait chaud.

Puis il demanda :

— Est-ce que Bernard est ici?

— C'est que je suis un peu pressé, ajouta-t-il, tandis qu'il s'asseyait près de la table et se mettait à la tapoter avec les doigts.

Comme il allongeait les yeux vers l'horloge, quelqu'un dégringola l'escalier de l'étage.

C'était Bernard. Il n'avait que son pantalon et sa chemise, sur laquelle se croisaient de larges bretelles. Son col était ouvert. Il venait de se raser. Sa figure tranchait, toute rose, sur sa poitrine velue.

— C'est vous qui avez commandé ça, Bernard? demanda Lalie, en rejetant la tête en arrière.

— C'est moi, répondit Bernard.

Il déplia le costume, l'examina, soupesa le petit morceau d'étoffe :

— Parfait!

Il sortit sa bourse et paya le tailleur.

En voyant la pile d'écus qui passait dans la main de Jadeau, une flamme de colère étincela dans les yeux de Lalie, tandis que Prosper serrait nerveusement les poings.

Jadeau compta les pièces en prenant son temps. Il les faisait tomber une à une de sa main gauche dans sa main droite. Plusieurs étaient noires. Il les gratta avec son ongle pour s'assurer qu'elles étaient bonnes. Il en fit aussi sonner deux ou trois sur les dalles. En les mettant dans sa poche, il se tourna du côté de Prosper :

— Voici de l'argent qui ne date pas d'aujourd'hui; vous devez avoir une cachette quelque part...

Il cligna de l'œil et se mit à rire, mais quand il vit que les sourcils de Prosper se contractaient, il s'empressa de reficeler son paquet et de disparaître, tandis que Bernard remontait dans sa chambre avec le costume.

— C'est du fin drap, murmura Prosper, en ramassant son journal.

Lalie jeta, à travers la fenêtre, un dernier coup d'œil

sur le tailleur, puis arracha son bonnet et le lança au milieu de la table. En se retournant, elle se heurta à Mathilde, sa sœur, qui venait d'entrer.

Mathilde était vêtue comme une pauvre et traînait aux pieds des sabots d'homme. Plus délicate que sa sœur et ses frères, elle paraissait aussi plus cassée. Son front et ses joues étaient sillonnés de rides; elle n'avait plus de dents, presque plus de cheveux. Deux petites boucles d'argent noirci pendaient à ses oreilles. Voyant le bonnet de Lalie sur la table, elle demanda :

— Et la messe?...

— Il est bien question de messe! répondit l'autre.

« Bon! la voilà encore de mauvaise humeur », pensa Mathilde, et, sans demander d'explications, elle prit dans le tiroir de la table un petit couteau, en frotta la lame avec son tablier, puis, s'avancant vers un panier de pommes de terre, placé près du banc, sous la fenêtre, elle voulut s'asseoir pour les peler.

Lalie la prit par les épaules :

— Allez faire cela au jardin!

Mathilde ne répliqua pas. C'était toujours ainsi que les choses se passaient quand Lalie était en colère. Elle partit donc, avec son couteau dans une main, son panier dans l'autre, en traînant ses sabots.

Dès qu'elle fut sortie, Lalie s'approcha de son frère et le regarda dans le blanc des yeux : elle avait remarqué qu'au lieu de lire son journal, il marmottait.

— Vous savez quelque chose, vous, Prosper!...

Prosper resta un instant silencieux, puis releva la tête :

— Je ne sais rien du tout...

— Vrai?

— Vrai! répondit-il.

Mais quand Lalie se fut éloignée, il murmura :

— Il y a du louche!

III

Lalie avait une tête maigre, avec des joues tannées, la bouche mince, un long nez et deux yeux vifs et mobiles. Elle était l'aînée de la famille et elle en était l'âme et le chef. On n'achetait rien, on ne vendait rien chez les Nicolet sans la consulter. C'était elle qui serrait l'argent. Austère et économe, elle pourvoyait à tout avec une stricte probité. Elle ne nourrissait pas seulement ses frères, elle les habillait. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, elle passait en revue leur garde-robe. Elle comptait ensuite sur ses doigts :

— Il faudra une casquette pour Michel, un corsage pour Mathilde, une blouse pour Prosper, une camisole pour Philippe, une culotte pour Bernard.

Elle achetait le tout sans consulter les intéressés. La mercière connaissait sa phrase : « Du solide et pas salissant ! »

C'était Clémentine, la couturière, qui confectionnait les corsages, les blouses et les culottes. Jamais aucun tailleur n'avait cousu pour les Nicolet. Lorsqu'on entrait chez Clémentine, on voyait, accroché au mur, près du bénitier de porcelaine, derrière une grande table couverte de vêtements faufilés, un vaste éventail de papier gris. C'était le patron sur lequel Clémentine taillait les culottes de Michel, de Prosper, de Philippe et de Bernard.

Et voilà qu'aujourd'hui Bernard s'était fait confectionner des vêtements de seigneur ! Lalie n'en revenait pas. Elle oubliait même — elle qui ne laissait jamais rien traîner — que son bonnet était resté sur la table. Sans doute, l'accord ne régnait pas toujours chez les Nicolet. Ces gens avaient quelquefois des colères de sauvages. Ils trépignaient, juraient, s'invectivaient, se mettaient mutuellement le poing sous le menton. Parfois ils hurlaient si fort que les vitres tremblaient. Ils parlaient de tout

casser, de s'étrangler, de faire un carnage... Mais un mot de Mathilde suffisait pour les calmer :

— Il y a quelqu'un qui passe... C'est M. Destokay... Il va vous entendre...

Dans le silence qui suivait ces paroles, on voyait Lalie monter à l'étage, puis revenir avec une clef qu'elle déposait, d'un air digne et sans prononcer un mot, sur la table.

Tous les yeux se fixaient aussitôt sur la clef et Prosper ou Bernard demandait :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Après un instant :

— Reprends la clef !

Lalie, qui était fine, n'obéissait généralement pas tout de suite. Il répétait :

— Reprends la clef !

Michel ajoutait :

— Nous avons confiance en toi. Il n'y a que toi ici pour conduire la barque...

Comment allait-elle voguer maintenant, la barque ? Lalie se le demandait avec angoisse, quand elle entendit descendre Bernard. D'un bond, elle fut à la porte :

— Qu'on vous voie !... Qu'on vous voie !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire. A l'apparition de Bernard, vêtu de son beau costume et coiffé d'un chapeau boule (un chapeau boule, s'il vous plaît !) elle faillit — elle le raconta plus tard — attraper un coup de sang. Seul Prosper ricana :

— Il a même des souliers qui craquent !...

IV

Dix ans plus tôt, Michel avait épousé une vieille cousine qui vivait seule dans un village voisin. Elle était morte depuis quelques années. Il avait hérité de tout son avoir. La maison n'était qu'une méchante bicoque en

Un silence complet s'ensuivit généralement. Prosper ne regardait plus personne. Tout à coup sa main esquissait un geste bref ; elle se levait, menait une mine hautaine & remontait à l'étage. Elle reparait au bout d'un moment avec

torchis, couverte de chaume, mais elle était entourée d'une grande prairie que les Nicolet exploitaient eux-mêmes. Tous les ans, Michel fauchait le foin, le fanait, puis le rentrait dans une petite grange d'où Philippe venait l'enlever avec le char au fur et à mesure de leurs besoins.

Depuis huit jours, il était occupé à la fenaison. Le travail touchait à sa fin. Il ne restait plus, entre les pommiers, que quelques meulettes qu'il se proposait de rentrer dans la matinée, bien que ce fût dimanche.

Il avait assisté à la première messe, celle où l'on peut se montrer en costume de travail et en sabots; maintenant, il déjeunait. Pour avoir de l'air, il avait poussé le volet. Un vieux rosier balançait ses fleurs écarlates devant l'ouverture. La lumière du soleil ruisselait par-dessus et éclairait toute la pièce, depuis les solives enfumées du plafond jusqu'aux murs dégradés et noircis. Un pauvre lit, fait de planches mal rabotées, occupait le fond; le reste du mobilier se composait d'un poêle rouillé, d'une vieille armoire, d'une table vermoulue, d'un banc grossier. Une montre d'argent pendait à la muraille. Michel buvait son café dans une jatte fêlée; il coupait son pain, bouchée par bouchée, avec son couteau de poche.

Il allait avoir fini lorsqu'on entra dans la cour. Il reconnut le pas du facteur. Celui-ci frappa un coup sec sur la porte, glissa quelque chose en dessous et s'en alla. Michel, qui s'était retourné, vit une carte sur le sol. Il courut la prendre et vint s'accouder sur l'appui de la fenêtre pour la lire. C'était Prosper qui rappelait son frère, le jour même, « pour une affaire grave ».

« Ho! ho!... Diable!... » Michel se grattait le menton... Une affaire grave!... De quoi pouvait-il s'agir? S'il était survenu quelque chose au bétail, Prosper l'aurait marqué dans sa carte... Une affaire grave!... Il arracha une rose et l'écrasa lentement dans sa main. Puis, il alla prendre sa montre. Il était dix heures. En se dépêchant, le foin

pouvait être rentré pour midi. Il relut encore la carte : « Une affaire grave... », la plia en quatre et, tout pensif, la glissa dans la poche de son gilet. Il mit ensuite son chapeau, s'en fut tirer la brouette de la grange, prit sa fourche et se rendit dans la prairie.

Les arbres étaient en fleur; le soleil brillait; les branches croulaient sous la verdure; les pinsons chantaient dans les pommiers; les fauvettes grisollaient dans les buissons. Toute la puissance de l'été éclatait au ciel et sur la terre.

Les voisins qui, eux, fumaient leurs pipes à l'ombre, accroupis sous une haie, regardaient Michel démolir à coups de fourche les meulettes de foin et courir dans la prairie avec sa brouette. Les uns ricanaient : « En voilà un qui n'ira pas en paradis ! » D'autres hochaient la tête à la vue de cet homme « étique » qui bûchait comme un forçat. Une femme cependant, qui le regardait aussi, s'apitoya :

— Vous devriez donner un coup de main à ce pauvre malheureux.

Tous se mirent à rire :

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un Arabe !

A midi, tout le foin étant rentré, Michel s'essuya la figure et les bras, chaussa ses souliers, passa sa blouse et, pour ne pas perdre de temps, glissa une croûte de pain dans sa poche. Il prit ensuite son bâton et partit.

La campagne, déserte, s'étendait de tout côté, sans un arbre, sans une ombre. L'angélus sonnait. Aucun souffle ne remuait l'air. Dans les blés immobiles, les coquelicots brillaient comme des flammes. La terre, altérée, se lézardait. Une épaisse couche de poussière couvrait la route : à chaque pas de Michel, un petit nuage blanc sortait du sol. L'homme marchait vite et, de temps à autre, fourrait les doigts dans sa poche, cassait un morceau de

croûte et l'avalait. Puis il toussait dans le creux de sa main.

Dé temps en temps aussi, il tâtait la carte qu'il portait dans son gilet et murmurait, torturé par l'inquiétude : « Une affaire grave... »

Quand il arriva chez lui, tout le monde était réuni dans la cuisine, sauf Bernard. Il demanda d'une voix angoissée :

— Qu'y a-t-il ?

Philippe montra Lalie :

— C'est elle qui s'est disputée avec Bernard...

— Et il est parti ! ajouta Mathilde.

— Il réclame sa part, dit Prosper.

Quelques jours avant, celui-ci était venu appeler sa sœur ; après l'avoir conduite dans l'écurie, il l'avait poussée devant une lucarne :

— Regarde !

Bernard se traînait sur les genoux, dans le jardin, en plein soleil ; il cueillait des pensées et des œillets.

Ils le voyaient sourire, ils l'entendaient souffler, tout en fouillant le feuillage de ses gros doigts.

Quand il eut terminé sa cueillette, il s'assit au milieu du sentier et tira de sa poche une bobine de fil. Mais avant de commencer à lier les fleurs, il en caressa les pétales du doigt, puis les mit sous son nez et en huma le parfum. Sa figure avait une expression candide qu'on ne lui avait jamais vue ; ses yeux pétillaient ; il marmottait des mots tout bas.

— Si c'était un enfant, dit Prosper, on lui casserait les reins.

Bernard se releva, disparut, puis revint avec une bouteille remplie d'eau, dans le goulot de laquelle il planta le bouquet.

Toute l'après-midi, Lalie explora le jardin. Elle regarda sous les choux, dans les oignons, le long des haies, remua la terre, mais ne trouva rien.

Ce ne fut que le soir, après avoir eu l'idée de gratter derrière le four avec un bâton, qu'elle découvrit la bouteille dans une touffe d'orties. D'un coup de pied, elle la fit voler en éclats, puis, ayant ramassé les fleurs, elle les apporta dans le sentier, là même où Bernard s'était assis pour faire son bouquet. Elle les écrasait sous son sabot, quand un cri sauvage la fit sursauter.

C'était Bernard qui venait chercher ses fleurs.

Lalie le vit avec épouvante pirouetter sur lui-même, se baisser, ramasser une pierre...

Elle n'eut que le temps de s'incliner; la pierre, lancée avec violence, rasa son bonnet.

Bernard alors se précipita sur elle, ses deux grandes mains ouvertes. Il la saisissait au cou, lorsque Lalie cria:

— Prosper!... Il m'étrangle... Au secours!!

On entendit quelqu'un qui accourait. Bernard lâcha prise, vit son frère, fonça sur lui et, d'un coup de tête, l'envoya rouler sur le sol. Il courut ensuite vers la maison, monta dans sa chambre, décrocha ses effets, les entassa dans un coffre et mit le coffre sur son dos...

On ne l'avait plus revu. Maintenant, il réclamait sa part.

Tous les Nicolet avaient la mine lugubre. Ils n'avaient pas achevé leur dîner. Sur la table, les plats étaient encore à moitié pleins. Les mouches grouillaient sur les pommes de terre.

— Et que faut-il faire? demanda Michel, qui était resté debout, les deux mains serrées sur son bâton.

— C'est justement ce que nous allons voir, répondit Prosper.

A ce moment, Mathilde remarqua que Michel était trempé de sueur.

— Mon Dieu, frère, s'écria-t-elle, comme vous voilà arrangé! Vous devriez vous déshabiller.

— C'est inutile!

Cette réponse jetée sèchement, Michel déposa son

bâton, ôta son chapeau, prit une chaise et s'y mit à cheval, les mains appuyées au dossier. Son crâne et ses épaules fumèrent.

Tandis que Mathilde débarrassait la table, Lalie, qui n'avait pas encore desserré les lèvres, sortit de sa poche un papier chiffonné :

— Voilà la lettre...

Michel s'en empara. L'adresse portait : « MM. Nicolet, frères et sœurs, fermiers-propriétaires. » Quant au contenu, il était bref et impérieux. Le mercredi suivant, à dix heures précises, ils devaient se trouver chez le notaire.

— Qu'allons-nous faire? interrogea Michel.

Lalie haussa les épaules :

— Je me creuse la tête depuis hier...

— Et...

— Et... répéta Lalie, en levant cette fois les bras.

Michel se tourna vers son frère :

— Avez-vous une idée, vous, Prosper!

— Non!

— Il paraît, murmura Philippe, que Bernard a le droit de faire vendre tout ce que nous avons... C'est ce que les gens disent...

Un silence suivit ces paroles. Le front de Prosper s'était rembruni. Quant à Michel, il était livide et ses mains tremblaient. Il était le plus jeune et devait, par conséquent, suivant les lois de la nature, hériter un jour de tout le monde. Il ne souhaitait la mort de personne. C'était entendu. Mais le morceau que Bernard voulait enlever de leur patrimoine, c'était à lui en définitive qu'il l'arrachait.

— Si j'étais le maître, continua Philippe, j'irais voir un avocat.

— Cela nous coûterait gros, dit Prosper.

Alors Lalie se mit à pleurer de colère. Elle saisit la lettre et la lança au milieu de la table :

— Canaille!

— Oui, canaille! répéta Prosper.

A ce moment, Michel, qui semblait méditer, se mit debout :

— Moi, j'en connais un de moyen!

Tous les autres le regardèrent.

Comme il ne se pressait pas de parler, Prosper l'interpella :

— Dis-le donc, ton moyen.

Les yeux de Michel s'éclairèrent d'un feu sinistre :

— Une...

Un râle monta dans sa gorge, l'air lui manqua, son cou se tendit comme un arc, un voile rouge couvrit sa figure, puis un accès de toux le secoua de la tête aux pieds.

— Eh bien? demanda Lalie, quand l'accès fut passé...

Michel frappa violemment de ses deux mains le dossier de sa chaise et ne continua pas. Lalie avait toutefois compris sa pensée : « Une boulette d'arsenic... L'empoisonner comme un rat... »

Philippe aussi avait compris. Mais comme il avait l'âme plus paisible que les autres, il se contenta de soupirer. Quant à Mathilde, elle proposa de dire, le soir, une bonne prière. Peut-être que le bon Dieu les aiderait...

V

Une heure plus tard, Michel dormait dans la cuisine, la tête appuyée sur la table. Prosper et Philippe dormaient également dans le pré, chacun sous « son arbre », avec le même mouchoir de coton rouge étendu sur la figure. A ce moment, Lalie traversa rapidement la cour, s'arrêta contre la barrière, allongea la tête par-dessus; ayant constaté que le chemin était désert, elle fit tourner le loquet.

Elle s'en allait à grands pas lorsqu'elle aperçut le charron, qui fumait sa pipe devant la fenêtre ouverte de

sa demeure. Cela parut la contrarier; elle fit toutefois bonne contenance et dit en passant :

— On se repose, Joachim?

Le charron, dont le crâne chauve et la barbe blonde scintillaient au soleil, tira une bouffée de sa pipe, tout en ébauchant un signe affirmatif. Quand il la vit entrer chez Lambroux, il se retourna pour le dire à sa femme.

Lalie s'arrêta un moment dans la cour. Elle avait le logis à sa droite, avec son haut escalier de pierres de taille; à gauche, la grange que les Nicolet louaient, les étables où Joachim avait fait son ouvroir, le hangar, le puits; devant elle, la prairie que fermait un rideau de peupliers. Le mur qui séparait la cour du pré était en partie écroulé; des touffes de graminées, des bouquets de joubarbe jaillissaient entre les briques; sous le toit délabré du hangar, une charrette démantibulée achevait de pourrir; on voyait des fentes dans les étables; les lucarnes du fournil étaient fermées par des bouchons de paille; derrière les vitres du logis pendaient des rideaux troués; sous le porche, une poule grattait le sol en gloussant.

La femme hocha la tête, impressionnée par toute cette misère, et, tout en pinçant ses lèvres minces, grimpa l'escalier. Quand elle fut devant la porte, elle écouta un instant, puis cria : « Peut-on entrer? » Et, sans attendre la réponse, elle fit jouer la serrure.

Lambroux était seul dans sa grande cuisine, assis près de la table. Une tasse vide se trouvait devant lui, parmi des miettes de pain. Cette visite l'étonna; les gens n'avaient plus l'habitude de venir le voir. Mais sa surprise fut au comble quand il apprit que Lalie, l'avare Lalie, venait payer, avant terme, la location de la grange :

— Ce n'est pas encore le moment!

— Je le sais, répondit la femme. Mais comme nous avons de l'argent... Puis...

Et s'étant assise, elle sortit le sac de sa poche et le vida sur la table :

— La somme doit y être : comptez!

Elle n'avait apporté que des pièces de cent sous pour que le tas fût plus gros. Pendant que Lambroux faisait des piles avec l'argent, elle le regardait. Il était presque aussi grand et aussi fort que Bernard, mais sa figure était ravinée et molle, sa bouche édentée, son menton effilé; on voyait tous les cartilages de son cou. Sa tête misérable ressemblait à ces fruits qu'on a oublié de cueillir, qui se déforment, se ratatinent et pourrissent sur leur branche. Puis il n'était pas rasé, n'avait pas de cravate et son mince veston était troué aux coudes.

— Je vais vous donner un reçu, dit-il, quand il eut fini de compter.

Il passa dans la pièce voisine, en tenant les coudes écartés et traînant ses pieds, chaussés de vieilles savates.

— Il ne sera pas plus laid, pensa Lalie, en contemplant son cou plissé et ses oreilles jaunes, quand on l'aura couché dans le cercueil.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus rien dans la demeure que le grattement d'une mauvaise plume sur du mauvais papier.

Lalie, maintenant, examinait la maison, où elle n'était plus entrée depuis longtemps. Elle la trouvait noire et dégarnie. Les assiettes d'étain, qui brillaient autrefois sur l'« archelle » comme chez les Nicolet, n'étaient plus à leur place; mais leurs ombres étaient restées là : elles se découpaient en blanc sur les murs noircis. Devant le poêle, les carreaux du pavé étaient brisés. La Rousse, comme les mauvaises ménagères, fendait sans doute le bois à brûler dans la cuisine. Pouah! Lalie fit une grimace. Puis, détournant la tête, elle arrêta ses regards sur le fusil qui, lui, pendait comme toujours à la muraille.

Lambroux, ayant rédigé son reçu, vint prendre une

pincée de cendre dans le tiroir du poêle pour sécher l'encre. Lalie lut le papier attentivement, le plia en quatre et le glissa au fond de la poche de son jupon; pour ne pas le perdre, elle le couvrit de son mouchoir. Elle fourra alors la main dans son autre poche; tout en regardant Lambroux avec un petit sourire, elle dit :

— Je vous ai encore apporté autre chose...

Elle plaça sur la table deux belles boulettes de fromage, de ces boulettes bien poivrées et bien salées, dures comme pierre, qu'elle faisait sécher sur la claie d'osier qu'on voyait toujours au mur extérieur de leur demeure, à côté de la lucarne de la chambre où Mathilde dormait.

Tandis que Lambroux, de plus en plus surpris, souriait à son tour, elle continua :

— Voilà... Je me suis dit : Ce pauvre maître Lambroux, personne ne songe plus à lui... Il a pourtant rendu bien des services dans la Commune.

L'homme redressa la tête :

— C'est vrai!

— Vous et votre pauvre femme... Que Dieu ait son âme!

A cette évocation, la figure de Lambroux se rembrunit. Il baissa la tête et croisa les mains sur son ventre. Lalie s'inclina vers lui :

— Je sais ce qui vous chagrine...

Elle se tut un instant; puis ajouta :

— Je me souviens de votre mariage. La première fois qu'on vous a vus ensemble, c'était le jour de Pâques. Vous êtes venus à la grand'messe... On n'avait jamais vu un si beau couple dans le village... Tout le monde vous admirait...

Lambroux fit un geste pour l'arrêter. Elle se pencha davantage et poursuivit :

— Elle n'aimait que vous... Vous savez que je venais souvent la voir pendant sa maladie... Elle souffrait beaucoup... Il n'y avait plus de remède... Mais elle ne pensait

pas à ses douleurs... Non... Un jour, voici ce qu'elle m'a dit... Ecoutez... « Je n'ai pas peur de mourir, Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je suis prête : le bon Dieu me prendra quand il voudra... Ce qui me tracasse, c'est mon pauvre homme... Que deviendra-t-il, quand je ne serai plus là?... »

Le vieillard porta la main à ses yeux et essuya deux grosses larmes.

Il revoyait sa femme qui reposait à côté de l'église, dans le petit cimetière, sous une lourde pierre, au bas de laquelle le carrier, qui avait mis tout son amour-propre à bien faire les choses, avait laborieusement sculpté deux mains enlacées, et gravé une inscription : « Regrets éternels! »

Il balbutia :

— Je suis un homme malheureux!

Lalie le laissa souffrir un instant, puis elle demanda :

— Maintenant que la Rousse est filée avec notre Bernard, qu'allez-vous faire?

Comme il ne répondait pas, elle mit la main sur son bras et le secoua :

— Hein?...

Il serra les dents, leva ses deux poings et les abattit sur la table :

— Faut que je me détruise!!

Elle lui mit la main sur l'épaule :

— Regardez-moi!

Le vieillard fixa sur elle des yeux hagards. Toute la figure de Lalie était comme pétrifiée; un feu dur brûlait dans ses prunelles.

— Un homme ne doit pas pleurer! dit-elle.

Elle se tut un instant et ajouta :

— Un homme ne doit pas se détruire!

Et, avançant la tête, elle lui souffla dans la figure :

— Un homme doit se venger!

Elle levait la main et allait montrer le fusil, lorsque Lambroux, se dressant brusquement, lui cria, le doigt tendu vers la porte :

— Va-t'en!

Lalie, interloquée d'abord, puis toute honteuse, essaya de s'expliquer :

— Vous n'avez pas pensé..., maître Lambroux...

Il ne la laissa pas continuer :

— Va-t'en!

Elle ne répliqua plus. Effrayée maintenant par la figure tragique du vieil homme, elle se retira à reculons, sans plus rien dire, laissant à son sort cette maison damnée d'où étaient sorties toutes les misères qui étaient tombées sur elle et qu'elle ne méritait pas, mon Dieu! qu'elle ne méritait pas...

VI

Quand les paysans s'apprêtent à franchir la grille qui s'étend devant la demeure du notaire Buisson, ils se sentent à la fois mal à l'aise et saisis d'un grand respect. Cette vaste maison carrée, avec ses briques neuves et toutes ses pierres de taille, avec son toit d'ardoises luisantes, son clocheton, son paratonnerre, son écurie et ses remises, son parc entouré de haies vives, cette grille surtout dont les barreaux, terminés en fers de lance, sont dorés à leur sommet, revêt un caractère seigneurial qui impressionne le petit peuple. Aussi, les Nicolet, lorsqu'ils arrivèrent le mercredi à l'heure indiquée, n'entrèrent-ils pas tout de suite. Lalie et Mathilde secouèrent d'abord la poussière de leurs jupes, tandis que les hommes allaient essuyer leurs souliers dans l'herbe d'une rigole. Puis ils regardèrent à travers les barreaux.

Au centre d'un massif d'arbres dont le feuillage la protégeait du soleil, une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un peignoir bleu, brodait, assise dans un fau-

teuil d'osier; à ses pieds, deux enfants jouaient dans l'herbe; un cheval, une poupée, une raquette avec ses volants, un cerceau de bois, des livres d'images gisaient autour d'eux. Une jeune fille balançait une escarpolette sur laquelle était assis un gros garçon. A sa peau fine, à son teint délicat, les Nicolet jugèrent que c'était une demoiselle de la ville.

Enfin la grille s'ouvrit, poussée par une main timide; Lalie parut, puis Prosper, puis Michel, puis Philippe, puis Mathilde. En voyant défiler à la queue leu leu ces cinq personnages balourds et farouches, les hommes appuyés sur leurs bâtons, les femmes sur leurs parapluies, la jeune fille lâcha la balançoire et poussa un éclat de rire qu'elle étouffa rapidement au creux de sa main, sur un geste de la femme au peignoir bleu.

Dans l'étude, les Nicolet trouvèrent leur frère. Bernard était assis dans un coin, les jambes croisées. Il avait posé sa casquette sur son genou et tenait, serrée dans une de ses mains, une liasse de papiers. Il portait la tête haute et avait l'air bien à son aise.

Lorsqu'on leur offrit des chaises, ils les trainèrent derrière eux pour s'installer le plus loin possible de Bernard. Une fois assis, Prosper fourra la tête dans sa main et se détourna pour ne pas le regarder; par contre, Michel lui planta directement son regard dans les yeux. Lalie, droite et fière, contemplait le plafond; Mathilde, qui avait emporté des provisions dans un vieux cabas de crin, pressait celui-ci sur son cœur, tandis que Philippe examinait son frère avec curiosité et se disait : « Ce n'est plus le même homme! »

De temps en temps, un sourire s'épanouissait sur les lèvres de Bernard : il pensait à *elle*...

On avait appelé le notaire, mais il ne se hâtait pas. Prosper, qui commençait à s'impatienter, tira sa montre. Au même moment, Philippe se penchait vers Michel :

— Quelle heure est-il?

L'autre ne répondit pas; mais il tendait le doigt vers la pendule : elle marquait dix heures. 8/

Seul Bernard ne s'impatientait pas. Il continuait son rêve. En ce moment, il admirait les brise-vue en fils de fer, encadrés de chêne, qui ornaient la fenêtre. L'un représentait un paysage d'automne, avec un sol vallonné et des arbres qui jaunissaient; un chasseur, le fusil en main, la carnassière au dos, y marchait à grandes enjambées, guidé par son chien, qui trottait le nez en terre. L'autre figurait un château avec un coin de parc : un monsieur et une dame descendaient le perron; le premier tenait sa compagne par le bout des doigts, et tous deux s'avançaient vers un bassin, bordé de marbre, où nageaient des cygnes. Bernard n'avait jamais vu de plus beaux brise-vue. « Je lui en achèterai de pareils », se disait-il en lui-même...

Le notaire enfin arriva. Il avait ses souliers crottés de terre, un sécateur en main, une veste de coutil, la figure bronzée. Rien en lui ne rappelait l'officier ministériel tel que l'avaient toujours connu les Nicolet. Après avoir salué familièrement tout le monde, il toucha un mot de la température, déclara que Lalie était une solide personne, félicita Prosper pour ses bonnes joues et, bien que Michel fût devenu aussi maigre qu'un clou, il lui trouva la mine d'un abatteur. Il poussa ensuite une petite table devant ses clients et commença :

— Vous savez pourquoi nous vous avons fait venir?

— Nous le savons! dit Prosper.

— Nous allons, cela va sans dire, nous entendre comme frères et sœurs.

— Celui-là, dit Lalie en montrant Bernard, n'est plus notre frère...

Le notaire sourit, en examinant l'une après l'autre ses mains dorées par le hâle. Puis sa figure devint sérieuse :

— Allons! Allons! N'êtes-vous pas toujours du même sang? N'avez-vous pas couché tous dans le même berceau? N'avez-vous pas passé toute votre vie ensemble? Bernard veut se marier. C'est son droit! Il réclame sa part? Quoi de plus juste! Il pourrait faire vendre tous les biens, meubles et immeubles. Il a la loi pour lui. Mais ce n'est pas un tigre. C'est un Nicolet. Or, les Nicolet sont connus dans tout le pays comme des gens pacifiques...

— Et comme des gens d'honneur, grommela Prosper. Lalie le tira par la manche :

— Laisse parler le notaire.

Mais, comme celui-ci continuait à répandre son eau bénite, son huile et ses flatteries, Prosper se méfia et nettement arriva au fait :

— Que veut-il, en définitive?

Personne ne répondit.

Le notaire se tourna vers Bernard :

— On demande ce que vous voulez, mon ami...

Bernard baissa la tête et toussa. Puis il feuilleta les paperasses qu'il tenait en main; puis il compta sur ses doigts.

Tous les autres épiaient ses gestes, le cou tendu, la respiration haletante.

— Allons, Bernard, poursuivit le notaire, qui, lui, avait mis nonchalamment les mains dans ses poches et s'étirait sur sa chaise.

— Voici, dit enfin Bernard, tandis que son regard tournoyait dans le vide... Si j'étais ce que vous avez l'air de dire que je suis, je dirais... Je dirais : « Je veux ceci; je veux cela... » Mais Bernard n'est pas homme à chicaner qui que ce soit... Bernard a le cœur sur la main... Bernard est un homme tout rond... et...

— Voyons! dis ce que tu veux! cria Michel.

— Oui, reprit Prosper, ne fais pas la bête!

— Eh bien ! voilà, acheva Bernard : les cinq bonniers...
Tous bondirent :

« Les cinq bonniers!! » C'était la plus belle de leurs terres!

— Tu réclames plus que ta part ! gronda Prosper.

— Tu veux nous voler ! hurla Michel.

Le notaire s'interposa pour les calmer. Philippe vint à son aide, tandis que Mathilde, voyant Michel se lever, le tirait doucement par la manche. Bernard souriait en homme qui n'a pas peur. Mais, quand il s'entendit traiter de « vieux coureur », il sauta à son tour sur pied, jeta sa casquette à terre et voulut enlever sa blouse pour empoigner Michel. Le notaire dut le prendre par les épaules. Le clerc lui-même crut devoir déposer sa plume pour intervenir :

— Etes-vous des « rouleurs », oui ou non ?

Ce mot les frappa en pleine poitrine : ils comprirent soudain l'inconvenance de leur conduite. Lalie balbutia des excuses.

Le notaire les laissa respirer quelques minutes, puis voulut reprendre les négociations. Mais c'était plus fort qu'eux. La dispute éclata de nouveau. Prosper parlait d'étrangler Bernard ; Michel menaça de tirer son couteau.

Cette fois, M. Buisson perdit patience :

— Vous êtes une bande de vieux entêtés ! Ecoutez... Vous allez retourner chez vous. Vous reviendrez dans quinze jours. J'espère que d'ici là vous aurez réfléchi ; sinon...

Il acheva sa phrase par un geste qui signifiait : « Nous appliquerons la loi ! »

Quand ils descendirent l'escalier, Michel, qui marchait derrière Prosper, lui souffla dans le cou :

— Il a acheté le notaire!...

Prosper ne répondit pas, mais c'était aussi son idée.

VII

Lorsqu'elle vit repasser les Nicolet, en rang d'oignons comme à l'arrivée, la jeune fille dut de nouveau poser la main sur sa bouche pour contenir le rire qui lui gonflait la gorge. Elle les suivit des yeux jusqu'à la grille, puis proposa aux enfants de les imiter. Tous trois se rangèrent à la queue leu leu, en poussant des cris de joie. La jeune fille se mit à leur tête. Chacun posa la main sur une canne ou un parapluie imaginaire et ils s'engagèrent dans l'allée, dodelinant du buste, frappant lourdement du pied gauche puis du pied droit les cendres du chemin.

Arrivés au bout du jardin, ils grimpèrent sur un tertre pour revoir les Nicolet, qui devaient maintenant avoir atteint la campagne. Toujours l'un derrière l'autre, ils marchaient à grands pas, dans un chemin de terre, tous penchés dans le même sens, comme les arbres qui ont poussé dans le voisinage de la mer et que fouette constamment le vent du large. La poussière montait derrière eux comme sous les pieds d'un troupeau. Leurs têtes ne se tournaient ni à droite, ni à gauche; on n'entendait aucun bruit de voix; pourtant ils discutaient, car, de temps à autre, une main se levait rapidement et traçait un bref éclair sur le fond bleu du ciel. Quelquefois aussi, Michel faisait mouliner son gourdin.

Tout le monde était de nouveau réuni dans le massif quand Bernard quitta l'étude. Il s'arrêta devant le charmant tableau que faisaient dans le cadre de la futaie cette femme au peignoir bleu, cette belle jeune fille et ces trois enfants aux têtes bouclées.

— Il fait bon prendre le frais, dit-il.

— Oui, certes, répondit la dame.

Bernard restait là, immobile et souriant, séduit par la beauté grave de la mère, par la beauté frêle de la jeune fille, admirant surtout ces jolis enfants, qui fixaient sur

lui leurs regards naïfs. Un sentiment d'une douceur infinie lui gonflait la poitrine. Ses grosses lèvres, qui n'avaient jamais articulé que des mots frustes, s'ouvrirent pour exprimer ce qui se passait en lui, mais les mots qu'il eût fallu dire ne vinrent pas, et il s'éloigna en soulevant sa casquette.

Comme il venait de refermer la grille sur lui, il vit trois autres enfants qui jouaient, dans la poussière, contre le fossé. Eux avaient les jambes et les pieds nus. Leurs figures étaient barbouillées, leurs vêtements en loques. Le plus petit n'avait même qu'un lambeau de chemise et un pantalon troué soutenu par une ficelle. Mais il portait sur la tête une couronne de liserons.

Bernard ralentit le pas pour les contempler. Puis une idée lui vint. Il marcha droit sur eux. Lorsqu'ils virent s'approcher cet inconnu, avec sa longue figure et ses ^{grands} gros sourcils, les enfants s'effrayèrent; ils firent le gros dos et voulurent s'enfuir. Mais Bernard leur coupa la retraite :

— N'ayez pas peur!

Les enfants, acculés contre le fossé, tremblaient.

— N'ayez pas peur! répéta-t-il.

Et, tirant sa bourse, il leur tendit des sous.

Après un instant d'hésitation, les trois marmots allongèrent la main. Quand chacun fut en possession de sa pièce, ils la regardèrent. Un éclair brilla dans leurs prunelles. Le plus grand dit :

— Merci, l'homme!

Les deux petits répétèrent :

— Merci, l'homme!

— Maintenant, dit Bernard, donnez-moi la main.

Ils mirent tour à tour leur menotte dans la grosse main de Bernard; lorsqu'il se fut éloigné, ils crièrent encore tous ensemble :

— Merci, l'homme!

Dans les cours des fermes, les coqs chantaient; dans

les prés, les fauvettes, les pinsons, les merles chantaient; tout le ciel vibraît du chant des alouettes. Les oiseaux chantaient partout. Ils chantaient au-dessus de Bernard; ils chantaient devant et derrière lui; ils chantaient à sa droite et à sa gauche; ils chantaient surtout au fond de son cœur...

VIII

Si Mathilde n'avait aucune importance chez les Nicolet, Philippe, de son côté, comptait pour peu de chose. C'était simplement un bon charretier, à qui les chevaux obéissaient au doigt et à l'œil, expert dans l'art de se tirer des passages difficiles et qui aurait conduit un attelage sur la crête d'un toit. Mais, quand il parlait, Prosper haussait les épaules et Lalie disait :

— Philippe, vous raisonnez comme un enfant!

— Bien! répondait Philippe.

Et il fermait les lèvres avec une telle énergie qu'on pouvait croire qu'il ne les ouvrirait jamais plus. Cependant, s'il lui était en quelque sorte interdit de parler, personne ne pouvait l'empêcher de penser. Et Philippe pensait. Il était convaincu, par exemple, qu'on s'y était mal pris avec Bernard. Les hommes sont comme les bêtes : dès qu'on les frappe, ils regimbent. Lui, ne battait jamais ses chevaux. Avec deux petits cris qu'il avait toujours dans son gosier, il les faisait aller ici et là, partout où il voulait. Depuis quelques jours, il songeait souvent à une enseigne qui se trouvait du côté de Huy et qui l'amusait toujours quand il passait par là. Elle représentait une femme tirant avec violence sur la bride d'un âne qui ne voulait pas avancer. La légende portait : « Aux deux entêtés! » Philippe se disait :

« Cette femme, c'est Lalie; l'âne, c'est Bernard... »

Eh bien, lui, Philippe, ferait avancer l'âne par des

moyens qu'il avait là. Et il frappait avec le doigt sur son crâne, comme sur une boîte.

D'abord, il fallait rencontrer Bernard. Philippe pensa qu'il le trouverait *Au Retour d'Egypte*, où il passait, disait-on, souvent ses soirées. Un jour, après le souper, il décrota ses habits, brossa sa casquette et, pour savoir s'il devait ou non se raser, contempla sa tête de près dans une glace ébréchée, le seul ornement du réduit qui lui servait de chambre à coucher. Quand il arriva au cabaret, Bernard y était. Il se trouvait justement seul avec Maghin, un vieillard chenu, gras et rose, qui avait roulé sa bosse à travers le monde et était revenu, après un séjour en Egypte, tenir un café dans son village natal. Le soir, pour honorer sa clientèle, il se coiffait d'un magnifique fez.

Dès que Bernard vit son frère, le sang lui sauta à la tête; il se mit debout et l'apostropha :

— Ami ou ennemi?

— Ami! répondit Philippe en souriant.

Bernard se rassit :

— Alors, tu ne refuseras pas un verre...

— Philippe n'a jamais refusé le baptême.

Maghin rajusta son fez qui avait glissé sur son oreille, se leva, apporta un verre à Philippe, assis maintenant à la table, en face de son frère.

Les deux hommes trinquèrent.

Quand Bernard eut remis son verre sur la table, il demanda :

— Comment qu'ça va, là-bas?

Philippe fit une moue :

— Ça va et ça ne va pas...

Bernard le regardait en dessous; un soupçon venait de naître dans son esprit :

— Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé...

— Personne ne m'a envoyé.

— Ah!

— Non... Je me suis dit : « Bernard est mon frère... Or, qu'a-t-on de plus précieux au monde qu'un frère?... » Et voilà... je suis venu... C'était plus fort que moi... Je voulais te voir... Le sang parlait...

Philippe se mit à souffler. Puis il tapota avec ses doigts sur la table; puis il s'épongea le front; puis il but encore un petit coup...

— La « grise », dit-il alors, en s'essuyant les lèvres, a donné son poulain... Ce sera un beau cheval.

Cette nouvelle parut intéresser Bernard. Les coudes sur la table, inclinés l'un vers l'autre, ils causèrent de la ferme, du bétail, des travaux de la campagne, de la fenaison, de la moisson qui promettait.

— Et le coq? demanda Bernard.

— Il vit toujours... Nous le soignons.

C'était un coq que Bernard avait acheté autrefois lui-même et qui avait longtemps fait l'orgueil de leur basse-cour. Maintenant, il était vieux, presque aveugle; son plumage était déteint et son cou pelé.

— Je ne voudrais pas qu'on le tue!

— On ne le tuera pas... Quand il n'y verra plus, je lui donnerai moi-même à manger.

Les deux hommes se turent. Dans le silence du cabaret, on n'entendait plus qu'une guêpe qui bourdonnait et le claquement de lèvres de Maghin qui tirait sur sa pipe, une pipe de terre à long tuyau, qu'il venait d'allumer.

Intérieurement, Philippe se félicitait de son idée. Tout marchait à souhait. Il savait bien, lui, que pour obtenir quelque chose de Bernard, il fallait le prendre par les sentiments.

Il était si content, qu'il allongea les deux mains sur la table et se mit à contempler son frère avec des yeux pleins de tendresse.

Bernard avait un sarrau neuf, une cravate fraîche, un col. Sa figure, qu'il n'exposait plus comme jadis au soleil, montrait déjà une peau plus fine; ses mains aussi

étaient maintenant presque blanches; et le faquin laissait même pousser ses ongles...

Tout cela émerveilla Philippe. Il saisit le bras de Bernard :

— Oui ou non, avons-nous toujours vécu en parfait accord?

Bernard avoua qu'ils s'étaient toujours entendus comme de bons amis.

— Nous étions les deux doigts de la main, continua Philippe; maintenant encore, je me ferais hacher en morceaux pour toi!

Puis il ajouta :

— Je ne me suis pas encore habitué à ne plus te voir chez nous... Car tu tenais une grande place dans la maison... Rien ne se faisait sans toi... Tu étais le chef... Je te vois encore, le dimanche matin, faisant le tour des étables avec ta belle chemise blanche...

A ce moment, Bernard tira un cigare de sa poche, en cassa le bout d'un coup de dent, fit flamber une allumette et commença à fumer.

— Ho! ho! dit Philippe, qui ne l'avait jamais vu fumer. Ho! ho!

Il recula instinctivement sa chaise, comme s'il avait voulu prendre du champ pour mieux jouir du spectacle de cet homme étonnant. Puis il frappa un grand coup de poing sur la table :

— Ecoute, Bernard!...

— Quoi?

— Tu devrais revenir à la maison...

— Jamais!

— Pourquoi?

Bernard tira une bouffée de son cigare et se redressa de toute sa hauteur :

— Parce que je veux vivre!

— Je le vois, murmura Philippe en essayant de dissi-

muler son désappointement : Tu fais voler la fumée... et tu es ficelé comme un seigneur...

Il pencha la tête et resta quelques instants immobile. Puis il se rappela le soupçon de Bernard : « Je suis sûr que quelqu'un t'a envoyé. » Pour en prévenir le retour, il dit :

— Tu fais ce que tu veux, Bernard; tu es libre.

Il allait se lever quand plusieurs hommes entrèrent. C'étaient le charron, le maréchal, un marchand de vaches, maître Delvigne, le cantonnier avec ses guêtres et son petit chapeau rond, Laurent le valet de ferme, qui boit tant qu'on veut... toutes les « amusettes » du village...

Delvigne l'avait tout de suite invité à prendre un verre.

— C'est là ce qui m'a perdu, jugea Philippe, en se réveillant à l'aube, dans une charrette remisee sous le hangar de sa demeure, derrière l'écurie.

Sans être un buveur, Philippe appréciait l'eau-de-vie. Elle vous réchauffe en hiver et vous rafraîchit en été. Il la trouvait surtout bonne quand il ne la payait pas de sa poche.

— C'est là ce qui m'a perdu, répéta-t-il en bâillant, tandis qu'il se tournait sur le côté gauche et frottait sa cuisse droite, endolorie par le contact du bois dur.

Le charron, avec ses fables et ses bêtises, l'avait fait rire. Puis la Rousse était entrée. Elle s'était assise auprès de Philippe. Et alors, ma foi, on avait bu et bu... Les souvenirs de Philippe à partir de ce moment devenaient un peu confus. Il se rappelait toutefois qu'on lui avait mis sur la tête le « rouge bonnet » de Maghin et qu'on avait crié : « Il est beau!... C'est un roi!... un roi mage!... C'est Balthasar!... » Et on ne l'avait plus appelé que Balthasar... Il se souvenait encore que Ferdinand, le bossu, était entré aussi, avec son accordéon. On avait fait une musique du diable. A la fin, il avait embrassé la Rousse! Ce n'était plus une jeunesse, mais elle avait encore de beaux

Le lendemain

yeux, de beaux cheveux, la peau douce et brûlante comme une flamme. Avec cela, toujours ronde et dodue. Et quel parfum!

Oui, il l'avait embrassée!

C'est alors que le Bossu avait chanté :

Celle que j'aime est une blonde...

Philippe se passa le dos de la main sur ~~la~~ la bouche, depuis le poignet jusqu'au bout des doigts, comme il avait l'habitude de le faire après avoir mangé du lard.

Soudain sa figure se crispa. Une fâcheuse idée venait de traverser son cerveau. Il se mit sur son séant et fourra la main dans la poche de sa culotte : sa bourse y était; il compta son argent; il n'y manquait pas un centime. Tandis que ses traits ^{se} de détendaient, déjà à moitié rassuré, il fouilla ses autres poches : il avait toujours son mouchoir, sa montre, son couteau, un crampon dans la poche gauche de son gilet, des clous et un bout de ficelle dans sa poche droite.

Bien! Il se laissa retomber sur le dos et ferma les yeux. La tête lui faisait mal, le cœur aussi. Il eût voulu dormir encore. Mais les coqs se mirent à chanter. L'un après l'autre, leurs chants fusaient de tous les coins du village. Il y en eut même un qui chanta derrière Philippe. Il le reconnut tout de suite. C'était le coq de Bernard qui, chassé du poulailler, se réfugiait la nuit sur une poutre du hangar.

— Chante tant que tu veux, grommela Philippe, à qui cette voix rappelait son déboire de la veille, je ne te donnerai pas à manger.

Comme le coq chantait encore une fois, il se fâcha :

— Crève!

Mais il eut beau se fâcher. Tous les coqs maintenant chantaient ensemble. Les alouettes, les merles, les fauvettes, les pinsons, eux aussi, commençaient à se faire entendre. Le jour se levait. Une lueur blanche envahissait

le ciel, puis un flot de lumière jaillit du sol et ruissela sur la terre. L'herbe, les haies, les arbres, les maisons, tout flamba comme si le monde allait brûler. Philippe se secoua, bâilla, se mit sur le ventre et, la tête appuyée sur ses mains, contempla le coq de Bernard, toujours perché sur sa poutre. Son œil rond s'ouvrait et se fermait, comme mû par un mécanisme; sa queue pendait dans le vide, ainsi qu'une faucille ébréchée. Avec son cou déplumé, sa crête décolorée et flasque, qui tombait comme un bonnet de coton sur son oreille, il avait l'air si comique, si mignable, que Philippe sentit sa rancune s'évanouir.

— Allons, dit-il, viens, tu auras ton avoine.

Comme Mathilde, qui venait de se lever, poussait les volets, elle vit rentrer son frère dans la cour, suivi du vieux coq.

IX

Après son équipée, Philippe s'attendait à une scène. Courberait-il le front, si Lalie l'interpellait? S'excuserait-il? Hé! Rien n'était sûr! Il croisait quelquefois les bras et se disait : « Et si, moi aussi, je lâchais la boutique? » Le baiser de la Rousse avait laissé un aiguillon dans sa chair. Il lui arrivait même de se demander qui avait raison, de lui ou de Bernard, et si ce n'était pas ce dernier qui était dans le bon chemin...

Un jour, Michel, plus abattu, plus inquiet, plus sombre que d'habitude, lâcha, en son absence, une confidence au coin du feu :

— Il me semble que Philippe commence aussi à regarder...

— Quoi? demanda Prosper.

Michel fit une grimace et cracha sur le sol.

Prosper, qui avait compris, se tourna vers Lalie :

— Tu ferais bien d'aller voir quelqu'un... On nous donnerait peut-être un bon conseil...

Mais qui?...

Pas maître Matagne assurément, un fermier négligent sur les terres duquel on ne voit pousser que des chardons; pas maître Delvigne non plus, son collègue, un demi-sot, celui-ci, qui tourne tout en plaisanteries et ne manquerait pas d'aller raconter leur histoire dans tous les cabarets. Restaient le mayeur Bellefroid et M. Destokay. Lalie se décida pour le premier, aussi sensé que l'autre, mais plus simple et plus rond, par conséquent davantage à leur niveau.

Jamais elle ne franchissait la porte charretière de la ferme du bourgmestre sans sentir son cœur se dilater. Elle admirait l'ordonnance de la vaste cour, où rien ne traînait, jetait en passant un coup d'œil dans une étable, une écurie ou une grange, appréciait la valeur d'un cheval, le rendement d'une vache, la qualité des récoltes et calculait ce qu'au bout de l'année un fermier comme Bellefroid pouvait mettre de côté pour acheter de la terre ou opérer des placements sur hypothèques. Et elle pensait que des gens qui vivent dans une pareille opulence ne devraient jamais mourir.

Aujourd'hui, c'est à peine si elle regarda le beau poulain qui galopait autour de la cour, le cou bien arqué et solidement planté sur ses fines pattes, tandis que son maître, debout sur le seuil de la maison, l'observait d'un œil exercé de connaisseur.

— Ce sera une bête de concours, dit Lalie, qui n'ignorait pas que, quand on va demander un service à quelqu'un, il n'est pas inutile de commencer par le flatter.

— Tu as de l'œil! répondit le bourgmestre d'un air satisfait.

Lalie lui murmura quelques mots à l'oreille. Tous deux entrèrent dans la maison, traversèrent la cuisine et pénétrèrent dans une petite pièce qu'on appelait le « cabinet » et qui servait de salle de réception et de travail au

bourgmestre. Deux grandes photographies en décoraient les murs : l'une représentait un taureau, l'autre un étalon primés.

M. Bellefroid fit asseoir Lalie devant une table recouverte d'un vieux tapis sur laquelle se trouvaient le *Moniteur belge*, la *Défense agricole*, quelques paperasses administratives, un encrier, une pipe et un paquet de tabac. Il prit la pipe et, tout en la bourrant, dit :

— Alors, le vieux compère déraillé...

— Oui, répondit Lalie, oui... il est « emmacralé » !

Le bourgmestre sourit et laissa la femme exposer son affaire en long et en large.

Quand elle eut fini, il tira deux grosses bouffées de sa pipe, regarda le plafond, hocha la tête et dit :

— Hum!...

Lalie tenait les yeux fixés sur cette tête ronde et rose, couronnée de cheveux blancs et bien assise sur de larges épaules. Le fermier réfléchissait.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le mayer?

Il déposa sa pipe, resta encore un moment silencieux, puis, saisissant amicalement la main jaune et maigre que Lalie avait allongée sur la table, il dit :

— Aux grands maux les grands remèdes. Bernard est un homme perdu. N'hésite pas, ma fille : emploie la pierre infernale...

En rentrant chez elle, Lalie aperçut une inscription, tracée à la craie, sur le mur, à côté de la barrière. Comme le jour tombait, elle ne put la déchiffrer, mais elle alla prévenir Prosper, qui vint avec une lanterne. Ils lurent : « Ferme à vendre ! »

— C'est une canaillerie de nos ennemis, dit Prosper, tout en s'appliquant à effacer l'inscription avec son mouchoir.

Lalie le pensait aussi. Mais lesquels? Pendant toute la soirée, ils se creusèrent la tête pour découvrir quels étaient, dans le village, les gens qui pouvaient leur en

vouloir. Prosper finit par suspecter Jean-Baptiste, leur voisin, avec lequel ils vivaient en bonne intelligence, mais que tout le monde connaissait comme un envieux et un sournois.

Le lendemain, il y eut des conciliabules. Lalie, Prosper et Michel s'enfermaient pour discuter. Philippe, que ces cachotteries exaspéraient, arrivait sur ses chaussons, derrière la porte. Il finit par entendre Lalie, qui disait de sa voix autoritaire :

— Je dis, moi, qu'il faut prendre la pierre infernale!

— Oui, oui, répondit Prosper, pourtant...

Et Philippe, ayant collé l'œil au trou de la serrure, vit Michel penché sur une feuille de papier : il tenait un crayon en main et calculait...

Quand il eut fini, il dit :

— Je ne me fie pas à ce notaire-là... Dieu sait même s'il connaît son métier...

Jusqu'ici, les Nicolet n'avaient eu affaire qu'à son père, un homme plein de solennité, qui vous recevait avec cérémonie, en redingote, devant un vieux bureau couvert de papiers, dans un cabinet rempli de cartons verts et qui lisait les actes avec respect, en levant l'index de la main gauche aux passages importants. Rien qu'à la façon de poser ses grandes lunettes sur son nez, il vous impressionnait comme le prêtre au confessionnal. Mais celui-ci... avec sa veste de coutil et son sécateur... avec ses gestes nonchalants et son air narquois... Non! Michel n'était pas rassuré... Prosper non plus, d'ailleurs... Aussi finit-il par dire :

— Deux conseils valent mieux qu'un. Ce soir, j'irai de mon côté voir M. Destokay.

Après le souper, où nul ne prononça un mot, il se glissa dans la prairie, se faufila entre deux buissons d'épines, longea le jardin de Jean-Baptiste et, sans être vu de personne, arriva devant la demeure de M. Destokay, une vieille maison de rentier, en briques rouges toutes pati-

nées par le temps et dont la cour était fermée, comme celle du notaire, par une grille.

M. Destokay était l'homme le plus important du village. Il était rentier — « un gros rentier » — comme l'avait été son père, ainsi que son grand-père à la fin de ses jours. Bien qu'il eût montré dans sa jeunesse de sérieuses dispositions pour l'étude, sa mère, dont il était l'enfant unique, l'avait retiré de bonne heure du collège. « Quand on a de quoi vivre — *comme nous*, avait-elle dit (c'était une femme du vieux temps) — qu'a-t-on besoin de tant en savoir? » Rentré chez lui, le jeune homme avait toutefois continué de lire. Il s'était même composé une modeste bibliothèque, où voisinaient des ouvrages un peu disparates et où dominaient les œuvres qui exaltaient la vie champêtre. Car il aimait la campagne. Il l'aimait comme l'avaient aimée ses parents et ses grands-parents. Seulement, il l'aimait avec plus de raffinement. Eux n'avaient vu en elle qu'une source de richesse. Lui en comprenait la poésie. Eux avaient fait pousser la plante; lui jouissait de la fleur. Il parcourait les champs aussi volontiers en hiver qu'en été, s'intéressant à toutes les formes qu'ils prenaient suivant le rythme des heures et les caprices du temps. Dans ce petit village isolé — six cents habitants — il s'était ainsi composé une existence harmonieuse et facile qu'enviaient parfois ceux qui peinaient dur, quand ils le voyaient passer devant leur demeure avec sa canne et ses deux chiens. On l'avait toujours connu sans grandeur. Depuis quelque temps, cependant, et sans que personne s'en doutât, un grain d'ambition s'était développé dans sa tête et y poussait des racines. Son fils, après avoir brillamment conquis son diplôme d'ingénieur, venait d'être appelé à la direction d'une importante fabrique en Russie. Cela l'avait fortement flatté et un peu ébloui. En ses heures de rêverie, il voyait déjà son fils sous l'aspect d'un grand industriel, d'un de ces puissants hommes d'affaires qui administrent

des usines et des banques, qui ont des intérêts en Asie et en Amérique, qui commandent au monde et qu'on appelle des magnats. Il y avait des exemples de ces ascensions dans le pays. Il se répétait des noms sortis lentement du sol, qui le dominaient maintenant comme des chênes et qui en étaient la gloire et l'orgueil. Pourquoi le même sort ne serait-il pas réservé au sien? Lui aussi s'était forgé lentement dans l'obscurité. Une vieille croix de pierre qui gisait derrière le chevet de l'église, et qu'il avait fait relever pour l'encastrier dans le mur du cimetière, attestait qu'au XVII^e siècle il existait déjà des Destokay dans le village.

Sauf le Bossu, qui entrait partout sans dire « Bonjour! » ni « Dieu vous garde! », les autres ne pénétraient qu'avec une sorte d'émotion dans cette importante et sévère demeure, patinée par les ans, qui semblait faire corps avec la terre et paraissait avoir vieilli avec les grands arbres pleins de nids d'oiseaux qui l'entouraient. Prosper la regarda pendant quelques instants avant d'entrer. Il jeta aussi un coup d'œil à droite et à gauche du chemin pour s'assurer qu'on ne l'espionnait pas. Finalement, il ouvrit doucement la barrière et, quand la servante l'invita à monter à l'étage, où se trouvait son maître, il hésita :

— C'est que j'ai mes sabots...

— Frottez-les bien!

Il les frotta au paillason et grimpa l'escalier sur la pointe des pieds.

Il trouva M. Destokay, avec sa femme et sa fille, dans une grande pièce où il y avait une table ronde recouverte d'un tapis, une pendule en marbre sur la cheminée, un petit bureau dans un coin et une bibliothèque au mur. Aux murs pendaient aussi quelques vieux cadres, de ces images sans valeur qui se transmettent de père en fils et qui, sous leurs couleurs effacées, incarnent l'âme paisible de ces demeures où les générations se succèdent

sans demander à la vie autre chose que des joies modestes et toujours identiques.

Par la fenêtre ouverte, on ^{de couvait} voyait toute la campagne. Les blés s'endormaient sous un grand ciel clair, tandis qu'au bout de l'horizon un village se dressait avec son clocher, ses toits et ses arbres, dans un brouillard rose.

Toute la famille Destokay était debout devant la fenêtre. Elle venait d'y être attirée par la voix fine et pure du fils du cantonnier, « le petit Georges » (un garçon qui n'était pas comme un autre), qui chantait quelque part, dans le village, une chanson d'amour, ardente comme l'avait été la journée et douce comme la paix qui s'étendait maintenant sur la campagne.

A l'arrivée de Prosper, tout le monde se retourna. Madame et sa fille quittèrent la chambre.

Quand Prosper se fut assis sur la chaise que lui tendit M. Destokay, il secoua la tête et poussa un petit gémissement.

« Voici pourquoi je suis venu », dit-il enfin, et il expliqua « ce qui les tourmentait ».

M. Destokay, qui connaissait leur histoire (on ne parlait plus que de cela dans le village), l'écouta patiemment en passant de temps en temps les doigts sur sa moustache grise, puis il se dirigea tout de suite vers la bibliothèque et en tira un livre dont Prosper ne devait jamais oublier le format : une sorte de gros livre de messe.

Un frisson lui passa dans le dos quand M. Destokay, ayant feuilleté le bouquin, se mit à lire :

— « Article 815 du Code Civil : Nul ne peut être contraint de demeurer dans l'indivision, et le partage peut toujours être provoqué, nonobstant prohibitions et conventions contraires. »

Prosper n'avait pas quitté le livre des yeux. Quand l'autre eut fini, il se gratta le menton :

— Voudriez-vous recommencer...

M. Destokay recommença :

« Article 815... »

— Alors, il nous faudra céder, dit cette fois Prosper... il a tous les droits pour lui...

— C'est la loi, répliqua M. Destokay.

Ne sachant plus que dire, il entreprit d'excuser Bernard : « Quand l'homme arrive à la cinquantaine, on le voit parfois trébucher... Les sens l'emportent... C'est ce que les romanciers appellent « le démon de midi ».

Prosper ne l'écoutait plus. D'une main nerveuse, il écrasait sa casquette sur son genou. Tout à coup il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Une si belle terre!... Dire qu'elle va être mangée par une putain!

Et, redressant à moitié la tête, tout en coulant un regard en dessous vers M. Destokay qui, appuyé du coude à la table, tirait maintenant une mèche de cheveux, grise aussi, qui lui pendait sur le front, il demanda :

— Ne pourrait-on le faire enfermer?... avec des certificats...

M. Destokay s'étant mis à rire au lieu de répondre, ce rire le vexa; il faillit perdre son sang-froid et ravala un juron.

Lorsqu'il rentra chez lui, Lalie l'interpella :

— Eh bien?

— C'est toi qui as raison. Il faut prendre la pierre infernale.

~~HUBERT KRAINS~~

~~de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.~~

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Anatole France : *Rabelais*, Calmann-Lévy. — *Œuvres de François Rabelais*, Édition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, tome cinquième. Introduction par Abel Lefranc. Texte et notes par Henri Clouzot, Dr Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Libr. Honoré Champion. — Abel Lefranc : *Rabelais et le Pouvoir royal*, Discours prononcé en séance publique des Cinq Académies, Firmin-Didot. — Maximin Deloche : *Richelieu et les Femmes*, Edit. Emile-Paul frères.

Tandis qu'il naviguait vers la République Argentine, presque aux derniers instants de son existence, Anatole France emportait, dans ses bagages, le texte d'une série de conférences dont il se disposait à régaler les citoyens de cette république. A peine l'avions-nous appris, car les journaux ne nous en avaient guère informés. Un méchant bouffon, que l'écrivain traînait derrière ses grègues et dont il ne soupçonnait pas les desseins perfides, nous a donné de ce voyage un récit plein de burlesque et où l'acrimonie le dispute à l'irrespect. Préoccupé surtout de présenter son maître en attitudes ridicules ou cyniques et de fournir ainsi à la postérité un ana d'anecdotes controuvées, ce bouffon ne semble pas avoir précisé de manière nette quelles merveilles de savoir, de fines ironies, de parfaites gloses littéraires contenait le texte susdit de ces conférences.

Elles étaient consacrées à **Rabelais**, sujet délicat entre tous et qu'il fallait traiter avec une délicatesse infinie pour instruire sans le choquer un auditoire capable de vives réactions. La librairie Calmann-Lévy vient de publier, avec juste raison, ce travail de la dernière heure, cette sorte d'hommage au génie écrite quasiment *in articulo mortis*. On y retrouve toutes les qualités de couleur et de charme du romancier du *Lys rouge* en même temps que la pénétration du critique de la *Vie littéraire*. Selon un procédé déjà employé dans son ouvrage sur *Jeanne d'Arc*, l'écrivain, pour envelopper le lecteur de l'atmosphère du passé, utilise, tout au long de ses

~~AU CŒUR DES BLÉS~~¹

—

X



Il faisait un temps tiède quand les Nicolet sortirent de chez eux le mercredi suivant, pour retourner chez le notaire. Des nuages gris voilaient une partie du ciel et, dans les haies, les oiseaux chantaient sans ardeur. Suivant son habitude, Lalie avait pris les devants; elle marchait la tête haute, solidement appuyée sur son parapluie, tandis que Mathilde, qui venait derrière elle, balançait de nouveau contre sa hanche son vieux cabas de crin. A l'encontre de leur sœur, qui s'était ressaisie et faisait aujourd'hui bravement face au destin, Prosper et Michel étaient déprimés. La veille au soir, ils étaient sortis tous deux, sans se concerter, à un quart d'heure d'intervalle et s'étaient retrouvés dans la campagne, en face des cinq bonniers. Ils regardèrent longuement la terre avec mélancolie. Par habitude, Michel ramassa un caillou qui émergeait du sol et le lança dans le chemin. Puis ils retournèrent comme ils étaient venus, par deux chemins différents et sans avoir échangé un mot. Prosper passa toute la soirée le front plongé dans ses mains; quant à Michel, il rendit son souper.

Philippe était le seul qui ne pensait plus aux cinq bonniers. Le jour précédent, il avait profité de l'absence de ses frères pour aller faire un tour dans le fournil, où la sotte Catherine, qu'on employait pour laver le linge, préparait la lessive. Après avoir tourné autour de la femme en lorgnant, d'un œil qui pétillait, tantôt sa forte poitrine,

(1) Voyez *Mercur de France*, n° 306.

tantôt ses gros bras, tantôt sa vaste croupe, il s'était assis sur un bloc de bois et lui avait tenu compagnie pendant une demi-heure. De leur conversation banale et décousue, Philippe essayait maintenant de tirer une ligne de conduite. Devait-il y aller franc jeu ou lui offrir d'abord de l'argent?...

— Celui-là est stupide, se dit en lui-même le notaire, après l'avoir invité par deux fois à signer.

— On te dit de signer! lui hurla Lalie, à l'oreille.

— Ah! bien...

Et Philippe signa.

— A votre tour, Prosper, dit ensuite le notaire.

Prosper poussa Michel et Mathilde devant lui :

— Je signerai le dernier.

Mais quand son tour fut venu, il ne bougea pas. Le notaire dut l'appeler de nouveau.

— Allons, mon ami!

Prosper promena autour de lui un regard égaré. Bernard souriait. Alors, il s'avança lentement, s'assit, toussa, gémit, prit la plume qu'on lui tendait, la contempla quelques instants, puis la posa sur le papier. Lourdemment appuyé contre la table, comme pour l'accomplissement d'un travail difficile et pénible, comme si la plume avait été un burin et le papier une plaque de cuivre, il commença à tracer la lettre P; il l'avait à peine achevée lorsqu'il lâcha la plume et se leva :

— J'aime mieux qu'on me coupe le poing!

Lalie lui mit la main sur le bras :

— Il faut signer, Prosper...

Il se rassit docilement, se gratta la nuque, puis reprit la plume, acheva son nom et, rejetant ensuite le corps en arrière, il dit :

— Voilà!

— Bien! dit Lalie. Et regardant tour à tour le notaire et Bernard :

— Maintenant que la branche pourrie est coupée, nous allons faire notre testament...

Bernard, qui avait repris sa place, fixa involontairement les yeux sur sa sœur, puis baissa la tête et pâlit. Comme il ne faisait pas mine de s'en aller, le notaire lui glissa un mot à l'oreille. Il se leva enfin et sortit.

Jusque là, Prosper avait fait des efforts pour se contenir; mais, quand Bernard eut refermé la porte derrière lui, il n'y tint plus : il bondit de sa chaise et, sans respect pour personne, lui souhaita de « courir enragé »...

XI

Il avait plu. L'herbe était plus verte, les feuilles luisaient, des gouttelettes brillaient au creux des roses; une vive odeur de fleurs, de sève et de résine parfumait l'atmosphère. Sous les sapins, entre deux piliers de bois goudronnés, la balançoire pendait immobile. Mais au dehors, les mains accrochées aux barreaux de la grille, trois enfants déguenillés, les cheveux collés à leurs fronts par la pluie, semblaient guetter quelqu'un.

Quand Bernard descendit l'escalier, le plus grand dit :
— Le voilà!

Ils quittèrent la grille pour se ranger sur son passage. Lorsqu'il eut franchi la barrière, ils crièrent tous ensemble :

— Bonjour, l'homme!

A leur grand étonnement, Bernard ne répondit pas. C'était pourtant bien lui. Ne les aurait-il pas reconnus? A tout hasard, ils le suivirent. Comme Bernard ne semblait pas les remarquer, ils le hélèrent :

— Hé! l'homme!

Bernard continua son chemin sans se retourner. Ils l'accompagnèrent néanmoins jusqu'au bout du village; là, ils s'arrêtèrent et crièrent une dernière fois :

— Hé! l'homme!

Bernard marchait toujours. Il s'avavançait à longs pas, dans la boue des champs, les mains dans les poches, le front courbé. Tout à coup, il s'arrêta, parcourut des yeux la campagne et dit à haute voix :

— Branche pourrie!

Dans le ciel éclairci, le soleil avait reparu; les chemins séchaient rapidement; une brise douce soufflait; les blés murmuraient leur petite chanson. Toute la plaine, arrondie à l'horizon, légèrement creusée au centre, se déroulait devant Bernard. Il l'admirait de tous ses yeux. Jamais il ne l'avait vue plus belle, plus dorée, plus chatoyante. Il en connaissait tous les villages, tous les clochers, tous les châteaux, toutes les sucreries, toutes les fermes; il savait les noms de tous les « lieuxdits »; il n'y avait pas une chapelle, pas un arbre solitaire, pas un buisson isolé à l'ombre desquels il ne se fût reposé. Il regardait surtout *son* village, noyé dans de grands arbres, que ne dépassait même pas le clocher de l'église, mais dont le feuillage montrait des déchirures où se voyait un coin de toit, brun ici, rouge là-bas, bleuâtre ailleurs. C'était la ferme de Bellefroid, celle de Delvigne, celle de Matagne, la belle habitation de M. Destokay, la petite maison de Jean-Baptiste, la forge du maréchal, avec sa cheminée qui fumait. Et il pensait à Jean-Baptiste, à Joachim, au maréchal avec qui il allait « jeter l'oie » dans les villages voisins aux fêtes d'automne.

La Rousse voulait aller habiter Liège... Quelle idée!

C'était ici qu'il fallait vivre. Ici, au cœur des blés, où son être avait poussé toutes ses racines. Sur la terre qu'on venait de lui abandonner, il construirait une maison. Il la voyait s'élever dans un groupe de jeunes arbres, avec des murs rouges, un toit rouge, des fenêtres encadrées de pierre de taille et une vigne à son pignon. Des poules picoraient dans le courtil, un chien dormait près du seuil. Il aurait un cheval; un tilbury, si sa femme le

désirait. Le soir, en hiver, les pieds sur les chenets, il écouterait chanter le feu; en été, il fumerait sa pipe sur un banc, devant sa porte, et sa rude poitrine continuerait à s'ouvrir toute large aux vents de l'espace...

Le matin, il avait mis une tartine et deux œufs durs dans sa poche. Il alla les manger dans un petit bois, avec l'espoir d'être tranquille et de pouvoir réfléchir à l'aise. A peine avait-il terminé son repas qu'il entendit marcher derrière lui. Il se retourna et reconnut le Bossu. Celui-ci n'avait ni casquette, ni blouse. Un vieux pantalon, qui lui montait jusqu'aux aisselles, tombait en tire-bouchon sur ses sabots et ses bras, nus jusqu'aux coudes, sortaient d'une chemise rapiécée, sur laquelle s'ouvrait un gilet déchiré. Ses cheveux étaient ébouriffés; des brins d'herbe pendaient dans sa barbe; il avait les pommettes rouges, le regard étrange, fatigué et doux.

— Vous venez de *là-bas*, Bernard? demanda-t-il.

Bernard fit signe que oui.

— Et vous avez gagné?

— J'ai gagné...

— Bravo!

Le Bossu se mit à rire et frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Bravo! Vous *leur* avez planté un fameux couteau dans le cœur...

Et toujours riant, il se laissa tomber à côté de Bernard.

Celui-ci n'avait jamais vu de si près la tête du Bossu. Ses cheveux crépus, ses grandes oreilles, son long nez courbé, son menton pointu, où pendait une maigre barbe, sa bouche large, ses lèvres rouges, humides et voluptueuses donnaient à sa figure l'aspect d'un masque de carnaval, qui fascinait et en même temps inquiétait Bernard. Il eût voulu se soustraire au regard aigu de ces yeux bleus où toutes sortes de clartés tremblaient; mais le Bossu se pencha sur son visage et murmura :

— L'amour...

Puis, fronçant les sourcils, il dit :

— Tiens! Vous n'avez pas l'air gai... Voulez-vous que nous chantions?...

Il passa le bras autour du cou de Bernard et fredonna :

« Celle que j'aime... »

Comme l'autre ne se déridait pas, il dit :

— Attendez!

Et il sortit de la poche intérieure de son gilet une bouteille ronde et plate, coiffée d'un gros bouchon. Il la pressa un instant contre son cœur et la caressa en souriant. Quand il la tendit à Bernard, celui-ci la repoussa.

— Ah! fit le Bossu, dont la figure cette fois exprima une profonde surprise. Vous ne voulez pas chanter... Vous ne voulez pas boire...

Il allongea la main :

— Vous serez bien avancé quand vous serez comme cette bête-là!

Il montrait une taupe morte, qui pourrissait sous les ronces, couverte de mouches bleues.

XII

Le même soir, Bernard attendait la Rousse dans le chemin creux où avait eu lieu leur premier rendez-vous. Il était assis sur une pierre, contre le fossé; son coude gauche était appuyé sur son genou, sa tête, inclinée, reposait dans sa main. Le thym, la marjolaine, les mille fleurettes qui tapissaient le fossé, invisibles dans la nuit, répandaient un parfum suave. Les étoiles s'allumaient au ciel. Bernard, immobile, songeait. Avant de venir s'installer là, il n'avait pu s'empêcher d'aller revoir le « vieux nid ». Il se sentait le cœur lourd. Il se rappelait le mot de Lalie : « Branche pourrie! » Il se rappelait les ricanelements du Bossu. Quand il était rentré dans le village, il avait remarqué que les femmes sortaient de leurs de-

meures pour le voir. Accoudées aux barrières, elles se faisaient des signes et riaient.

Il consulta sa montre.

La Rousse était en retard. La veille, ils s'étaient disputés à propos de leur installation et elle l'avait quitté brusquement. Elle était partie sans se retourner, bien qu'il l'eût rappelée à plusieurs reprises. Elle ne reviendrait peut-être plus. Ce serait peut-être tant mieux... Oui, peut-être... Il était encore temps de réfléchir, comme le lui avait recommandé amicalement Bellefroid, homme sage et de bon conseil... Le maréchal et le charron lui avaient aussi dit de prendre garde... C'étaient de vieux amis... De bien vieux amis... Il soupira. Puis, il pensa : ...Si je m'en allais!... Il ne s'en alla pas. Il attendit, triste, écrasé, comme si tout le grand ciel noir s'était écroulé sur ses épaules.

Enfin, la Rousse parut. Il la reconnut de loin. Elle s'avancait sans bruit, vêtue d'une robe claire qui la faisait paraître toute blanche, comme une apparition virginale.

Dès qu'elle fut auprès de lui, il dit :

— J'ai la terre!

— Je n'aime pas la terre.

Il réfléchit quelques secondes :

— Nous la vendrons...

Elle s'était laissée tomber à ses pieds. La poitrine appuyée contre ses genoux, elle tenait les mains croisées sur ses cuisses.

Il sourit, passa les doigts sur ses cheveux, puis sur sa joue. Ensuite, il dit :

— Je crois pourtant que nous ferions mieux de rester ici.

Elle fit signe que non avec la tête.

Il insista :

— La ville! La ville! Qu'irais-je faire à la ville, moi? Je n'y serai pas à ma place. J'y étoufferai, je le sens. Puis,

tu veux tenir un café... Ce n'est pas mon affaire, je n'y entends rien...

Elle répondit :

— Tu ne t'en occuperas pas. Tu te laisseras vivre.

Elle le regardait dans la figure avec des yeux brillants. Puis elle lui prit les mains, les ouvrit, les referma, examina les doigts un à un. Quelles mains puissantes ! Un sourire énigmatique lui découvrit les dents. Dans ses aventures d'amour, elle avait déjà risqué plusieurs fois la destinée, frôlé la mort. Qui sait ce que ces mains énormes lui réservaient ?

Bernard cessa de discuter. Il se sentait tout pénétré par la chaleur de ce corps qui se pressait contre ses genoux. Ces yeux lumineux l'éblouissaient. Tous ses désirs se réveillaient plus puissants. Non, non, il n'était pas une branche pourrie ! Son sang coulait comme une sève printanière et une telle vie battait dans sa poitrine qu'il lui sembla que son cœur allait craquer.

Il remit sa main sur la tête de la femme :

— Je t'aime bien !

XIII

Quelques jours plus tard, comme il rentrait des champs, Prosper dit à Lalie :

— Michel n'ira plus loin. Ce matin, il a craché le sang.

On lui disait :

— Repose-toi. Laisse-toi guérir.

— Oui, oui, je veux me reposer.

Il laissait partir ses frères. Mais dès qu'il voyait le soleil briller, la maison vide, les étables vides, quand il entendait le bruit des bêches, des cognées, du lourd marteau du forgeron, le cahotement des chars, il n'y tenait plus :

— Viens, Fidèle...

Et suivi de son chien, il s'en allait.

Ses frères le voyaient venir de loin en se traînant. Ils le gourmandaient :

— C'est comme cela que tu nous écoutes?

Il enlevait sa veste sans répondre; puis ayant trossé ses manches et craché dans ses mains, il attaquait la besogne. Tout allait bien pendant quelques instants; ensuite des bouffées de chaleur lui montaient à la tête, ses bras tremblaient, ses jambes flageolaient, la sueur coulait sur son front et sa poitrine. Il s'arrêtait, tirait son mouchoir et s'essuyait. Dès qu'il était un peu reposé, il disait : « Michel, mon ami, tu vas trop vite ! » Et il reprenait le travail avec plus de modération. Tout marchait de nouveau à souhait; puis, de nouveau, il sentait revenir les bouffées de chaleur et les tremblements. Qu'avait-il donc là dans la poitrine? Quelle bête invisible lui suçait ses forces? Il jurait, lâchait son outil et allait s'asseoir dans un sillon, le dos au soleil.

Le dimanche, Philippe attelait une petite charrette et le conduisait voir « sa propriété ». Lorsque le véhicule s'arrêtait, les voisins venaient sur leurs seuils :

— Il vit toujours, disaient-ils; il est plus dur que le démon...

Philippe attachait le cheval dans la cour et lui donnait une botte de foin. Puis il poussait la porte de la chaumière. Une forte odeur de moisi les happait à la gorge. Philippe se hâtait d'ouvrir les volets. Surprises par la lumière, les araignées couraient sur les murs; des scarabées et des cloportes se traînaient à terre; au-dessus du plancher, on entendait courir les souris. Debout devant la fenêtre, en face du rosier en fleur, éclairé par la vive lumière du soleil, Philippe sortait deux œufs crus de sa poche, y pratiquait des trous avec son canif et les tendait à son frère :

— Tiens, hume! Cela te donnera des forces.

Avant de repartir, il cueillait une rose et la lui présentait. Michel la mettait en bouche.

Ils s'en revenaient au crépuscule pour ne pas être incommodés par la chaleur. Philippe se plaçait sur le devant de la charrette. Michel s'asseyait dans le fond, sur une botte de paille.

Le premier se retournait quelquefois : l'ombre enveloppait insensiblement son frère; il apparaissait tout mince, tout ratatiné; ses traits se brouillaient sous la visière de sa casquette; Philippe ne distinguait plus que ses grands yeux luisants et la rose qui se détachait, comme un caillot de sang, sur sa face livide.

Philippe pensait :

— C'est peut-être la dernière fois que je le véhicule...

Quand il lui fut devenu impossible de se rendre encore aux champs, Michel s'asseyait, par les beaux jours, à côté du seuil de sa demeure. Une terrine sur les genoux, il pelait les pommes de terre, épluchait la salade, grattait les carottes, écosait les pois et les haricots. Sa tête amaigrie disparaissait presque complètement dans sa casquette, tandis que ses oreilles et son cou semblaient s'allonger démesurément. Fidèle se tenait immobile à son côté.

Lorsque les passants demandaient de ses nouvelles, il se redressait :

— Ça va mieux... C'est un refroidissement... Nous autres, nous sommes d'une forte race; nous ne connaissons pas les maladies.

Si c'étaient M. Bellefroid ou M. Destokay qui apparaissaient, il levait le bras pour les arrêter et se hâtait vers la barrière. Il les questionnait sur la campagne, sur les prix du marché, sur ceci et sur cela, sur des choses qui se passaient sur terre et sur mer et que racontaient les gazettes. Puis, d'une voix mystérieuse, il demandait :

— Vous ne me connaissiez pas un remède?...

Ils lui recommandaient de bien suivre les conseils du médecin. Mais il hochait la tête, en homme qui n'a pas confiance et disait, d'un air rêveur :

— Mathilde fait une neuvaine...

Il n'ajoutait pas que la vieille Marie l'avait aussi « signé ».

Comme on entrait en pleine moisson, Prosper dut engager un ouvrier.

— C'est à cause de moi, dit Michel; je coûte de l'argent... Et il se mit à pleurer.

Les glaneuses qui passaient le ~~voyaient~~ ^{trouvaient} souvent accoudé à la barrière. Du même œil morne, il contemplait les vieilles femmes époumonées, si écrasées par leur charge qu'on ne voyait plus, sous la paille, que le bas de leurs jupes, avec deux lourds sabots, et les jeunes filles qui s'avançaient à pas rythmés, la taille cambrée, les seins saillants, les bras dorés arrondis en anse au-dessus des hanches.

Le soir, appuyé sur son bâton, il allait quelquefois aussi jusqu'au seuil de la demeure du charron, où les jeunes gens du voisinage se réunissaient. Il s'installait sur une pierre ou sur un bloc de bois et écoutait, sans y prendre part, les bavardages de l'assistance. Joachim, assis au haut du seuil, fumait sa pipe. Quand la nuit tombait, des mains frémissantes se cherchaient dans l'ombre et les conversations cessaient. C'est alors qu'une voix disait souvent :

— Joachim, racontez-nous une histoire.

Après un moment de silence, le charron demandait :

— Laquelle?

— Celle que vous voulez.

Joachim décroissait sa pipe sur son sabot, caressait sa barbe, toussait un coup et, après avoir levé les yeux vers les étoiles, commençait :

« C'était un grand homme maigre, noir et tout grêlé. Il

courait de village en village avec un sac pour acheter des loques. On l'appelait le Damné... »

Quand il avait fini, tout le monde se taisait de nouveau. Une chauve-souris rayait le ciel de son vol capricieux. Au loin, on entendait l'accordéon du Bossu, la voix harmonieuse du petit Georges ou les aboiements ^{agressifs} ~~espacés~~ d'un chien.

Un soir que Michel s'en retournait, un éclair lointain le fit frissonner. Il se signa. Il se sentait toujours plus mal par les temps d'orage; puis le lendemain ses frères devaient rentrer du froment.

Le matin, il leur recommanda de se dépêcher :

— Il y a de l'orage dans l'air, je le sens.

Vers trois heures, un nuage monta à l'horizon, lentement, comme une lave grise. Dans le voisinage, des gens se mirent à crier : il fallait rentrer, fermer les portes, tirer les volets, ramener les bêtes, enlever le linge qui séchait dans les prairies.

Philippe arrivait justement avec un chariot. Sous la menace du fouet, les quatre chevaux, dont les croupes fumaient, s'élançèrent au galop dans la cour; la haute charretée oscilla comme si elle allait verser, mais elle se remit soudain d'aplomb et disparut dans l'ouverture béante de la grange.

Michel s'était mis debout :

— Vite! vite!

Un long éclair déchira le ciel, suivi d'un formidable coup de tonnerre. Michel cria encore :

— Vite! Vite!... Mathilde...

Mathilde ne répondit pas. A ce moment, elle jetait dans le feu une branche de buis et allumait le cierge béni pour éloigner la foudre.

La pluie tomba, lentement d'abord, par grosses gouttes, puis avec fracas. Philippe apparut à l'entrée de la grange,

regarda le ciel et hocha la tête. Comme il abaissait les yeux, il poussa un cri. Michel était étendu de tout son long dans la cour, le nez dans le fumier ! Fidèle, la tête penchée sur son corps, lui grattait l'épaule avec sa patte, doucement, comme pour lui dire :

— Ami, que fais-tu là ? Ne vois-tu pas qu'il pleut !...

XIV

Prosper et Lalie évoquaient souvent le souvenir de Michel. « C'était un bon ouvrier », disait l'un. « On ne lui a jamais vu jeter un centime », disait l'autre. Par contre, on ne parlait plus de Bernard. Ils savaient que le dimanche qui avait suivi l'enterrement de Michel, il avait fait le tour des cabarets avec une cravate rouge... La vieille Marie, ayant inventé une fausse commission, était accourue chez Lalie pour le lui apprendre : « Bernard insulte son frère mort... Il ira danser sur sa « fosse »... vous verrez... » Et elle levait les bras au ciel, et elle le traitait de Judas, tandis que Lalie serrait les dents et les poings pour ne pas la jeter à la porte. Ce fut elle aussi qui vint annoncer qu'on allait marier Bernard « en triomphe ».

Quand Prosper apprit qu'on préparait en effet un char, qu'on le décorait de branches de sapin, que Bernard serait coiffé d'un haut-de-forme, il se mit à jurer. Il donna même, tant cela le jeta hors de son bon sens, une gifle à Jean-Baptiste, le mari de la vieille Marie, qui, tout en passant, précédé de ses deux vaches, lui avait demandé — hé ! par plaisanterie ! — s'il irait au banquet. Jean-Baptiste avait pâli et n'avait pas riposté ; mais comme Prosper s'éloignait, une pierre était venue siffler à son oreille.

Le jour du mariage, les Nicolet restèrent chez eux et leur porte fut fermée comme on l'avait fait pour l'enterrement de Michel. On voulut même défendre à Philippe

— qui maintenant avait aussi de drôles d'allures — de se montrer dans la cour. Il protesta : « Mais, diable ! qui soignerait les bêtes ? » Le bonhomme avait son idée. Vers cinq heures du soir, quand il entendit une grande rumeur, il grimpa dans le fenil, au-dessus de l'écurie. Par la petite lucarne qui s'y trouvait, il guetta le cortège. Il vit d'abord le Bossu, avec son accordéon, qui jouait comme un possédé. Puis les chevaux parurent, deux chevaux magnifiques, les deux plus belles bêtes de M. Delvigne. Il crut aussi reconnaître le char : un char de maître Matagne. Les chevaux avaient des rubans à leurs brides, Laurent, le conducteur, des rubans à sa casquette et des rubans de toutes les couleurs flottaient aux branches de sapin sous lesquelles le char disparaissait. Et là, au milieu du char, à moitié cachés par toute cette verdure et tous ces rubans, c'étaient eux : Bernard avec un vieux chapeau haut-de-forme, qui lui écrasait les oreilles, et la Rousse, hu ! hu ! avec un gros bouquet de fleurs en main. Derrière le char, des enfants couraient, des jeunes filles dansaient ; le cortège était fermé par les vieux qui clopinaient en tirant sur leur pipe. Tout le long du chemin (les femmes, vous pensez, étaient là ; même Mme Destokay apparut à sa barrière), Bernard saluait et la Rousse s'inclinait comme une reine...

Après le souper, Prosper s'assit « dans son coin », près du poêle. Il était pensif et sombre. Lalie, elle, allait et venait, incapable de rester en place, bousculant les meubles, frappant les chats, grondant Mathilde, grondant Philippe, agitée comme une lionne. Tout à coup, Prosper poussa un soupir et on entendit qu'il disait, en regardant le pavé, comme s'il se parlait à lui-même : « *Il nous regrettera avec des ongles de fer !* »

Pour échapper à la mauvaise humeur de sa sœur, Philippe se réfugia dans le jardin, où Mathilde vint le rejoindre. Lui avait apporté un bout de ficelle pour se

tresser une mèche de fouet; elle était venue avec son tricot. Mais ils ne travaillèrent ni l'un ni l'autre.

C'était une nuit pure de fin d'août, une de ces nuits langoureuses où se combinent toutes les ardeurs de l'été qui s'en va avec les nostalgies de l'automne qui s'annonce. La noce faisait maintenant le tour des cabarets. On entendait de temps en temps le roulement du char, avec les cris joyeux de la foule. Puis il y avait des moments de silence; puis d'autres où l'accordéon jouait, accompagné par la voix d'un chanteur :

Quand les brises du soir passent sur la vallée...

Entendues de loin, dans la nuit, sous un ciel plein d'étoiles, dans le silence d'un jardin que parfumaient les dernières fleurs, ces voix frustes atteignaient à la haute poésie; elles s'imprégnaient de quelque chose de doux, de tendre — de tendre jusqu'à la tristesse; elles s'idéalisaient; elles devenaient les voix de la nuit, les voix de la terre, la voix du pauvre cœur humain qui aspire toujours et toujours...

Philippe, courbé sur le petit banc où il était assis à côté de sa sœur, écrasait sa poitrine contre ses deux poings pour contenir son cœur, qui semblait vouloir s'envoler sur toutes ces chansons. Était-il heureux? Souffrait-il? Il était heureux et il souffrait... Deux ou trois fois par semaine, il allait maintenant retrouver Catherine. Lui aussi s'était décidé à vivre. Et c'était son cœur vivant qui battait dans cette belle nuit de fin d'été, où il y avait tant de douceur et tant de mélancolie.

Connais-tu le pays
Où vont les hirondelles...

Hé, oui, il connaissait le pays où vont les hirondelles!... C'est le pays des amours, comme l'ajoutait la chanson, le pays où l'on est heureux et où l'on souffre.

Que son cher souvenir jusqu'à la mort me charme...

Ici, un sanglot éclata à côté de Philippe. C'était Mathilde qui pleurait. Il l'avait oubliée. Il la regarda avec tendresse.

La voix continuait :

Pour un baiser, pour un tendre soupir...

.

Dites-lui bien que mon cœur lui pardonne...

Comme Mathilde pleurait de plus en plus fort, Philippe lui passa le bras autour du cou :

— Toi, non plus, tu n'as pas été fort heureuse...

Mathilde n'avait pas toujours été la vieille fille insignifiante et ridée, sans poitrine et sans sexe, la rude tâcheronne des étables et des champs, à laquelle personne n'accordait aucun regard. Elle avait eu dix-huit ans. Et si, à cet âge, elle n'était ni belle, ni laide, la jeunesse jointe à une magnifique santé en faisait une appétissante fille. Valère l'avait remarquée. Ils s'étaient souri. Puis ils s'étaient parlé. Comme le jeune homme n'était pas assez riche aux yeux de Lalie, elle avait déclaré tout net « qu'il ne mettrait jamais le pied dans sa maison ». Ils se voyaient le dimanche soir, chez Jean-Baptiste, et s'embrassaient en retournant sous les haies. Pendant la semaine, ils se rencontraient parfois aux champs et échangeaient quelques mots d'amitié. Souvent Valère enlevait de ses lèvres une violette, une pensée, un œillet, une rose et les donnait à la jeune fille qui les glissait, en rougissant de bonheur, dans son corsage. Quelquefois aussi, debout sur sa charrette, que tirait un cheval maigre (Valère, nous l'avons dit, n'était pas riche), il la voyait venir de loin; il fixait aussitôt les yeux sur elle; dès qu'elle approchait, il levait son fouet comme pour l'en cingler, puis, l'abaissant soudain, lui caressait les cheveux du bout de la mèche, tandis qu'elle riait et levait le bras, faisant le simulacre de se protéger. « Ils feront un couple », disaient

les gens. Eux-mêmes étaient convaincus que leur destinée était fixée à tout jamais. Ils s'épouseraient, mais, pour le moment, rien ne pressait. Valère était bien chez lui, Mathilde n'était pas trop mal chez elle, malgré les scènes que lui faisait sa sœur. Un jour ou l'autre d'ailleurs Lalie, qui sait? se laisserait fléchir. Une à une les années passaient. Un dimanche soir, Valère ne se présenta pas au rendez-vous. Quelques jours plus tôt, il avait dansé avec une autre jeune fille. Vingt ans. La figure d'une vierge. Une taille exquise et souple comme un jonc.

Quand il avait repensé à Mathilde, il s'était trouvé devant une autre figure qui prenait sa place et qui l'effaçait. Il avait d'abord fait un geste énergique pour la chasser. Mais l'image était revenue. Petit à petit, il lui avait souri. C'est alors qu'il s'était rendu compte avec tristesse — c'était un brave garçon — qu'il n'aimait plus Mathilde comme jadis. Il l'aimait encore et aurait donné gros pour ne lui faire aucune peine, mais il ne se sentait plus d'amour pour elle. Il la voyait maintenant telle qu'elle était devenue. Ni belle, ni laide... Plutôt laide et vieillie... Mais était-ce sa faute?... Pouvait-il l'abandonner après tant d'années?... Il discuta avec son cœur. Il raisonna. Il dit oui... Puis il dit non... Ce fut une bataille avec lui-même. Une bataille qui lui fit bien mal. Le dimanche suivant, il avait néanmoins pris une décision. Il s'engagea — comme c'était son devoir (ainsi parlait-il) — dans le chemin qui devait le conduire au rendez-vous habituel, chez Jean-Baptiste. Il marchait d'un pas ferme — bien résolu à ne pas lui faire cette peine (ainsi parlait-il toujours) — quand, brusquement, il prit une autre route et courut où l'appelait l'amour...

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsqu'un dimanche matin, Philippe après avoir beaucoup tourné autour de Mathilde, lui conseilla de ne pas aller à la messe, parce qu'on devait y publier un ban de mariage... Valère...

Elle ne voulut rien entendre. Mais à l'église, elle tomba en syncope et il fallut l'emporter.

Le surlendemain, un petit vieux courait partout, les yeux rouges, l'air égaré, interpellant les gens, heurtant aux portes :

— N'avez-vous pas vu mon « valet » ?

Les uns l'avaient vu la veille. Les autres pas. Les premiers déclaraient « qu'il était comme toujours » ; l'un d'eux avait bu la goutte avec lui. Puis on raconta toutes sortes d'histoires. Pour essayer de consoler son père, quelques-uns assurèrent même qu'il était parti pour le Canada et qu'on le verrait reparaitre un jour ou l'autre avec un « magot ». Le bourgmestre décida néanmoins qu'il fallait sonder les puits et visiter les marnières abandonnées. Joachim et Jean-Baptiste sortaient de la forge du maréchal avec le « croc », lorsqu'une grande nouvelle jeta tout le village en affaires : Valère venait d'être repêché à Huy, dans la Meuse.

Les journaux hutois l'annoncèrent à leurs lecteurs : « On a retiré de la Meuse... » Ceux de Liège reprirent la nouvelle, puis ce furent ceux de la Capitale : « On a retiré de la Meuse... » Sautant ainsi d'une ville à l'autre, diminuant chaque fois d'intérêt, la nouvelle alla mourir au loin, avec les rêves, les espoirs, toute la vie de Mathilde.

La nuit avançait doucement. Dans le jardin où ils s'étaient réfugiés, Philippe et Mathilde continuaient de rêvasser. De temps en temps, celle-ci portait la main à ses yeux pour essuyer une larme. Son frère lui toucha l'épaule :

— Il est tard, sœur. Nous allons rentrer.

Au moment où ils se levaient, une voix chanta encore dans le village, une voix pleine et sonore qu'ils reconnurent, une voix que le chanteur bandait comme un arc pour lancer son âme en plein ciel :

Envole-toi vers cette femme,
Brise des nuits...

Mathilde ne pleurait plus. Elle marchait toute courbée, écrasée par son fardeau, un cœur très lourd qu'elle porterait jusqu'à la fin de sa vie. Quant à Philippe, il tendait toujours l'oreille et se disait qu'il eût donné tout au monde pour pouvoir chanter comme le petit Georges.

XV

Philippe était un fidèle paroissien. C'était un de ces hommes, simples et droits, qui communient trois fois l'an et qui, pour le reste, s'en rapportent à ce que dit M. le Curé. Aussi quand M. le Curé rencontrait Philippe, il lui touchait la main, s'informait de sa santé, le questionnait sur les petites et les grandes misères de sa vie, Philippe se frappait généralement la poitrine, qui sonnait comme du fer : c'était un Nicolet. Mais s'il avait un rhume, un petit rhume, un de ces diables de petits rhumes « qui ne veulent pas s'en aller », une main blanche plongeait aussitôt dans la poche de la soutane, en tirait une boîte ronde et une pilule, grosse comme un grain de chènevis, tombait dans la paume de Philippe : « Tenez, sucez cela, disait M. le Curé, récitez une bonne prière et, Dieu aidant, vous serez soulagé ».

Depuis quelque temps, Philippe évitait de rencontrer M. le Curé. Il n'avait plus la conscience tranquille. « L'acte de chair, dit le catéchisme, n'est permis que dans le mariage ». Or, Philippe n'était pas marié avec Catherine. Il péchait donc. Et ses péchés étaient, à n'en pas douter, des péchés mortels. Pour tranquilliser son âme, il promit de s'en confesser. Il laissa toutefois passer la Toussaint et Noël, les deux grandes fêtes où il avait l'habitude de s'approcher de la Sainte Table. Mais quand Pâques arriva, il se gratta l'oreille. Jamais il n'oserait aller avouer à M. le Curé, qui l'estimait comme une de

ses meilleures ouailles, les turpitudes de son âme ! Et s'il n'y allait pas, tout le monde dans le village, saurait qu'il n'avait pas fait ses Pâques. Or, tout le monde, dans le village, les faisait, même M. Delvigne, qui votait, assurait-on, pour les libéraux, même Maricq, le cantonnier, qui lisait un « mauvais journal » et assistait aux meetings socialistes. Quand il rencontrait M. Destokay, il amenait adroitement la conversation sur la vie future, demandait si toutes les religions ne sont pas bonnes, si l'on ne peut pas se sauver, comme certains le prétendent, en priant simplement chez soi, devant l'image de Jésus-Christ ou devant celle de la Vierge Marie. Que disent les livres là-dessus ? « C'est de la philosophie, tout cela Philippe, répondait M. Destokay. Imitons Malherbe : faisons comme tout le monde. » Il ne demanda pas qui était Malherbe. Mais il retint son nom. Le Samedi-Saint, il se dit : « Faisons comme Malherbe ! » Et il alla à confesse. Seulement, il n'avoua pas qu'il péchait contre le sixième commandement. A ses gros péchés, il ajouta le sacrilège. Il vivait comme un vrai payen, quand on annonça une mission.

Il aurait préféré ne pas assister aux sermons qui avaient lieu le soir, pendant le Salut, mais comme tout le monde y allait, il eut peur de se faire remarquer. Il craignait aussi d'éveiller les soupçons de Lalie. Le premier soir, il se glissa furtivement dans l'église, entre le bénitier et le confessionnal. Il eut tout de suite l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une cérémonie ordinaire, d'un de ces Saluts où l'on suit distraitement le prêtre des yeux, où les femmes se font des signes de loin et examinent sans vergogne les toilettes de leurs voisines, où les amoureux se haussent sur la pointe des pieds pour voir leurs amoureuses, où le clerc lui-même chante les psaumes sans entrain, à la bonne franquette, les regards au plafond, les mains dans les poches. Aujourd'hui, tout le monde avait un air recueilli, tout le monde priait avec ferveur. L'éclai-

rage, moins vif que d'habitude, donnait en outre au temple un caractère mystérieux qui inclinait l'esprit aux pensées graves. A l'heure du sermon, le curé vint s'asseoir sur une chaise, à l'entrée du chœur, face au banc de communion; il fit tomber sa soutane sur ses bas noirs, tira les bords de son surplis, croisa les mains et, penchant la tête sur le côté, prit une attitude abandonnée qui semblait dire : « Mes pauvres paroissiens, nous allons en entendre de dures! »

Le prédicateur était un Récollet. Lorsqu'il parut dans la chaire, enveloppé dans sa robe brune et les reins ceints d'une corde, Philippe tendit le cou pour le voir. Il avait la tête rasée, une large figure pâle, de grands yeux noirs, des mains de terrassier. Son corps solide se détachait comme une statue de vieux bois sur le fond discrètement éclairé de la chaire. Il fit d'abord un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent. Puis il commença à parler d'une voix lente et sourde. Philippe, qui s'était accroupi, comprit qu'il parlait de l'enfer. A mesure qu'il avançait dans son sermon, sa voix s'élevait; elle roulait comme un tonnerre d'un bout de l'église à l'autre. Philippe en était tout secoué; pour qu'on ne s'aperçût pas de son trouble, il tenait la tête baissée et cachait sa figure dans sa casquette. Quand le sermon fut terminé, le Bossu, qui était installé auprès de lui, le poussa du coude : « Des blagues, vieux frère! » Philippe l'approuva de la tête, en essayant de sourire, sans retirer le nez de sa casquette.

« Le Bossu a raison, se répéta-t-il en retournant, ce sont des blagues... Le bon Dieu n'est pas si méchant que cela. » — « Pourtant si ce n'étaient pas des blagues? » objecta-t-il quand il fut dans son lit, allongé dans l'obscurité. Qu'en savait ce soûlard?... Car il avait encore bu, cela se sentait. « Nous ne sommes que des passants dans ce village », avait dit le prédicateur. Très juste. Philippe mourrait, c'était sûr... Tout le monde meurt... Et après?...

L'enfer?... L'enfer! Il n'était pas très brave et supportait mal la douleur. Il avait surtout peur du feu. Puis il y avait cette éternité qui ne finit pas... Tout suant d'angoisse, il se mit à prier et bientôt s'endormit.

Il se réveilla en sursaut. Il avait rêvé. Il s'était retrouvé dans l'église, avec toutes ces têtes immobiles et courbées sous la parole du moine, qui gesticulait. Il avait vu la boule que le prédicateur avait prise comme terme de comparaison, une boule de bronze, grosse comme la terre, qu'un petit oiseau devait effleurer de son aile, de siècle en siècle, et qui serait usée par le frottement quand l'éternité ne ferait toujours que commencer...

Le jour suivant, au lieu de s'accroupir encore dans l'église, il se tint debout et ses yeux ne quittèrent pas le prédicateur. Certaines paroles lui semblaient s'adresser directement à sa personne. Il se reconnut dans la brebis égarée, dans l'être pervers, dans l'homme maudit, dans le bouc lascif. Tout le monde d'ailleurs autour de lui paraissait pénétré de terreur par l'épouvantable tableau que le missionnaire faisait des tourments qui attendent les pécheurs dans la vie future. Prosper et Jean-Baptiste, qui ne se parlaient plus depuis la gifle, s'étaient mutuellement invités à prendre un verre comme ils se croisaient devant « Le Retour d'Egypte ». Le maréchal avait retrouvé dans sa cour, un matin, une houe qui lui avait été volée, ^{et} ~~Le~~

~~Bossu jetait l'anathème sur l'eau-de-vie et blâmait les buveurs.~~ [L'âme de Lalie, elle-même, cette âme sèche et dure, s'amollissait. Le soir, elle faisait agenouiller toute la famille devant des chaises, autour du feu, pour réciter le chapelet à voix haute. La voix de Philippe dominait toutes les autres. Lorsqu'il était dans son lit, il priait encore. Il avait peur de mourir, de mort subite, comme son frère Michel qu'il avait ramassé avec Prosper, sous la pluie, dans le fumier, comme le vieux Lambroux qui s'était éteint, sans personne auprès de lui pour appeler le prêtre

(Le me Destoray jugeait que le Bossu, qui on ne voyait plus depuis quelques jours courir les cabarets, pourrait bien "se recroire".

et qui se décomposait déjà quand Joachim et la vieille Marie l'avaient enseveli. Cette pensée que la mort est là, derrière nous, toujours et toujours, comme un voleur, le hantait jusque dans son sommeil et lui donnait de nouveaux cauchemars. A la fin de la mission, il fit une confession générale, communia avec ferveur et jura de ne plus retomber dans le péché.

Non seulement, il n'y retomba plus, mais il devint l'homme le plus dévot du village. Il ôtait sa casquette lorsqu'il passait devant l'église, fréquentait les pèlerinages, s'agenouillait sur le seuil des chapelles, faisait des signes de croix quand sonnait l'Angelus. Il avait aussi attaché à son chapelet une collection de médailles, qu'il baisait le soir, après avoir récité ses prières. Prosper l'appelait « Notre petit saint » ; Lalie le traitait de « vieux bigot ». Mais quand le bétail tombait malade, qu'il fallait aller implorer saint Eloi, saint Druon, saint Antoine ou sainte Brigitte, ils disaient : « Nous enverrons Philippe, il prie mieux que nous. » Lorsqu'il rencontrait Catherine, il détournait la tête. Catherine, ahurie, ouvrait de grands yeux, puis riait d'un bon gros rire et finissait par l'interpeller d'une voix moqueuse :

— Vous ne me connaissez plus, Philippe?...

Non, Philippe ne la connaissait plus. Philippe n'avait pas oublié les fortes paroles du prédicateur : il se répétait souvent que nous ne sommes que des passants sur cette terre et que la femme est un vase impur.

HUBERT KRAINS

~~de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.~~

~~(A suivre.)~~

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Seillière : *Baudelaire*, Armand Colin. — Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire : Poulet-Malassis l'éditeur et l'ami, Madame Sabatier, la Muse et la Madone*, Au Cabinet du Livre. — André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, Librairie de France. — André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Ajalbert : *L'En-Avant de Mistral*, Denoël et Steele.

Le livre de M. Seillière (**Baudelaire**) est riche et il est ingénieux. Il ne manque pas d'agilité. Il met en vive lumière les contradictions de Baudelaire. Si vous ne sentez point que Baudelaire est la contradiction faite homme, n'allez pas plus avant. Je suis obligé d'ajouter qu'en dépit d'une moisson de remarques pénétrantes et fines, M. Seillière ne descend point jusqu'aux ultimes profondeurs de son sujet. On emporte la vision d'un Baudelaire fort complexe, mais à demi perdu dans ses complications et ses contradictions. Il s'agit encore d'un homme singulier et d'un homme flottant, en quête de positions paradoxales. Baudelaire et sa poésie restent pour M. Seillière une grande, une piquante et même une effarante singularité du XIX^e siècle. A-t-il su se dégager suffisamment de la forêt d'anecdotes qui étouffent sous leur végétation le vrai et grand Baudelaire?

Abordons « Les Fleurs du Mal » d'un œil vierge comme si nous n'avions jamais entendu parler de Baudelaire! Nous avons l'impression d'éléments qui se tiennent avec une puissance qui nous étonne. La cohérence de l'univers poétique, voilà notre première surprise. Le poète Baudelaire, dégagé de l'homme-Baudelaire, l'emporte sur presque tous les poètes par sa puissance de synthèse. Et l'on reconnaît très vite que les contradictions baudelairiennes jaillissent des profondeurs de l'univers baudelairien. La contradiction est au cœur de la poésie baudelairienne non point comme une faiblesse, mais comme son essence profonde et son rythme de

de bégayer et de se maquiller pour truquer une maladie ou une infirmité.

A dire le vrai, il nous semble qu'il est bien difficile d'acquérir tant de connaissances en quatre semaines, à moins d'être particulièrement doué...

Tant il y a que l'Allemagne d'après-guerre nous offre mille sujets d'émerveillement : l'instinct grégaire de ce peuple, se greffant sur le don inné de l'organisation, est tel qu'il n'a pas seulement rationalisé les méthodes de production de l'industrie, mais qu'il a aussi standardisé les procédés les plus habiles des voleurs à la tire. Bientôt nous lirons dans les journaux d'outre-Rhin des réclames prônant de nouveaux manuels de pickpockettisme et nous ne tarderons pas à y découvrir une rubrique vouée à la critique de cette littérature ultra-moderne.

Et nous apprendrons aussi l'inauguration d'une université destinée à parfaire les méthodes de travail de toutes les catégories de malfaiteurs!...

~~AMBROISE GOT~~



~~AU CŒUR DES BLÉS~~¹

XVI

« Sottes, disait le charron aux femmes qui pleurnichaient parce qu'on parlait de la guerre, est-ce que la Belgique n'est pas neutre... neutre à perpétuité? » Et il tapait de la main sur son journal qui le rappelait. « Ce sera justement comme en 1870, ajoutait le tailleur. Alors aussi nous avons vu arriver des soldats; mais c'étaient des Belges, de braves lanciers qui ne faisaient de mal à personne. » « Sûr! sûr! » approuvait le vieux Laurent, tout en se grattant le crâne pour se rappeler les noms des généraux français dont les portraits se voyaient alors dans toutes les maisons : Canrobert, Bourbaki, Mac-Mahon... Le cantonnier, ses bésicles remontées sur son front, riait de toutes ces sottises. Il affirmait que les guerres ne sont plus possibles depuis qu'existe l'Internationale. Son journal le disait et son journal...

Ainsi discutaient ces hommes simples devant l'église après leur dîner. Quand une heure sonnait au clocher, ils tiraient leurs grosses montres pour les régler et s'éparpillaient dans tous les chemins. La plupart gagnaient la campagne où les appelaient les durs travaux de la moisson.

La terre tourne malheureusement comme il lui plaît. Quelques jours plus tard, tout le village était de nouveau réuni au même endroit. La porte de l'église était ouverte. Des cierges brûlaient devant l'autel de la Vierge. De temps

(1) Voyez *Mercur de France*, nos 806 et 807.

à autre quelqu'un se détachait du groupe pour aller prier. Les Allemands, qui étaient entrés en Belgique, avaient pris Liège et marchaient, disait-on, sur Bruxelles. Que fallait-il faire? Qu'allait-on devenir? Tous les regards interrogeaient le bourgmestre, l'instituteur, M. Destokay, M. Delvigne. C'étaient des hommes influents et qui savaient beaucoup de choses. Ils connaissaient des députés, écrivaient aux ministres; par des démarches habiles, ils faisaient exempter des jeunes gens du service militaire. Aujourd'hui on avait beau les interpeller. Ils ne savaient plus rien; ne pouvaient plus rien. Ils étaient là perdus parmi les autres, ni plus ni moins que les autres, malgré leur fortune, leur instruction et leur malice. Comme les autres, ils avaient devant les yeux les grandes flammes qu'on pouvait observer chaque soir de la campagne ou de la lucarne d'un toit et qui, au loin, tout au loin, dévoilaient des villages... Des femmes pleuraient, le nez dans leur tablier. Des hommes même se frottaient les yeux. Seul le maréchal, qui avait fait jadis du service, gardait un air résolu. Il avait toujours été fier de ses forces. Rien, ni personne ne l'avait jamais fait reculer. En dehors de Bernard Nicolet, qui lui avait un jour fait toucher terre, il ne se connaissait pas de rival à la lutte. Ses deux puissants bras croisés sur sa large poitrine qu'agrandissait encore un lourd tablier de cuir, il marmotta quelques instants tout bas, puis cria qu'il se défendrait jusqu'à la mort et qu'on entendrait parler de son fusil. Jean-Baptiste lui donna un coup de poing : « Ne fais pas le sot! »

A ce moment Lalie arriva en courant. Où était Philippe? On l'avait vu entrer dans l'église. Elle s'y rendit, ne le trouva pas et regagna sa demeure, toujours courant. En temps de guerre, chacun pour soi. Lalie ne songeait qu'à rentrer ses récoltes, au plus vite.

Son apparition n'avait intéressé personne. Personne n'avait du reste toujours rien à dire. On continuait à se

regarder. Un homme alluma sa pipe. Un autre huma une prise. Le Bossu se dirigea vers un cabaret. Quelques-uns entrèrent dans l'église. Parmi eux se trouvait le cantonnier. Comme il franchissait le seuil, le tailleur le prit par le bras :

— Alors, le petit Georges est parti?

— Il est parti... répondit le cantonnier et il hocha la tête d'un air désespéré.

La place était maintenant déserte; des abeilles bourdonnaient dans les branches du gros tilleul qui ombrageait l'église; et le drapeau national qu'on avait comme partout arboré en berne au clocher, en signe d'alarme, se balançait au vent dans un geste affreux d'indifférence.

Quand M. Destokay, qui était parti un des premiers, rentra chez lui, il ne trouva pas sa femme. La servante lui dit qu'elle était au jardin. Il la découvrit, assise sur un banc, dans un coin reculé, sous un arbre. Il s'installa à son côté. Elle demanda :

— Quelle nouvelle?

— Rien de nouveau...

Elle regardait le grand ciel bleu, en se passant de temps en temps la main sur le front. Après un moment de silence, elle dit :

— Que fera notre fils?

— Il fera son devoir.

Il avait répondu d'une voix nette, comme d'une chose qui ne se discutait pas. C'était de la même voix décidée qu'il avait encouragé, quelques jours auparavant, les jeunes soldats de la commune qui avaient terminé leur service militaire et que la guerre avait rappelés. Il avait parlé sur le même ton au cantonnier pour le féliciter de son fils qui était bravement parti pour s'engager. Mais maintenant qu'il voyait des larmes perler aux yeux de son épouse, il se sentait lui-même le cœur tordu. Il se mit,

** Elle avait passé une robe
noire; sa figure était pâle
et ses yeux rouges*

comme sa femme, à interroger du regard le grand ciel impassible.

C'est alors que Joachim vint, en courant et hors d'haleine, lui narrer l'affaire.

Une femme, qui sortait de l'église, avait aperçu une casquette sur les dalles du parvis. Elle la ramassa puis, l'ayant examinée, leva les yeux sur la tour et s'enfuit en criant :

— Un homme là-haut!...

Ceux qui s'étaient attardés au café, où ils avaient entendu le passage d'une automobile et un coup de feu et qui s'en retournaient maintenant en hâte, rebroussèrent chemin.

Ils virent ce que la femme avait vu : un corps plié en deux, au haut de la tour, une tête chauve qui pendait entre deux longs bras, pareille à une tête de marionnette que son partenaire aurait abattue d'un coup de latte.

— C'est le vieux Philippe! dit le maréchal.

C'était Philippe, en effet, qui, sa prière finie, était monté dans la tour pour voir si les Allemands ne s'approchaient pas du village. Un des occupants de l'automobile l'ayant aperçu, l'avait pris pour un observateur et l'avait canardé.

De toute la journée, on ne vit plus personne dans les chemins et, le soir, aucune lampe ne fut allumée.

La nuit descendit, douce et claire, sur les maisons et sur les arbres, sur les moissons dorées, sur le clocher de l'église où le pauvre Philippe pendait toujours comme une marionnette.

XVII

A cette heure et par un temps pareil, M. le Curé, avant de se coucher, avait l'habitude de se promener dans son jardin. Il avait la conscience en paix. Il avait dit la messe le matin, enseigné le catéchisme aux enfants, consolé

des malades, administré l'un ou l'autre mourant. Il avait scruté l'infirmité de l'homme, touché du doigt les misères humaines. Il avait rempli saintement son devoir de prêtre. Et maintenant, il respirait le parfum des roses auprès desquelles il passait; il écoutait les bruits mélancoliques de la nature qui s'endort; il regardait le ciel. Il connaissait les noms des étoiles : voici Cassiopée, voilà Pégase, voilà Andromède... et voici Jupiter, le Scorpion, la Vierge, la Balance, Véga, Altair... et la Grande Ourse... et le Dragon... Mais c'était surtout « les Etoiles », le monde mystérieux et infini, le grand ciel « qui raconte la gloire de Dieu et sa toute puissance... »

Ce soir, l'âme de M. le Curé était restée sur la terre avec ^{les} ces de ses pauvres frères. Il était assis dans la cuisine, auprès de la table, à l'autre bout de laquelle était assise aussi sa vieille servante. Son bréviaire et un chapelet se trouvaient devant lui. Ils n'avaient pas allumé la lampe non plus et c'est à peine s'ils distinguaient mutuellement leurs visages.

La nuit était lourde, l'obscurité inquiétante. Le silence surtout était insupportable. Pour y échapper, ils récitaient le chapelet à voix haute :

« Gloire au père, au fils... » Ils priaient pour le Roi, pour la patrie, pour nos soldats, pour le village, pour Philippe, le pauvre paroissien, qui venait de trouver une mort misérable.

« Notre père qui êtes aux cieux... »

Ici, la prière fut interrompue par un coup de sonnette. Quelqu'un appelait le curé à la porte de la rue.

— Il ne faut pas ouvrir, dit la servante, d'une voix étranglée.

Le prêtre ne répondit pas. Lui, non plus, n'était pas rassuré. Au second coup de sonnette pourtant il se leva.

Par la fenêtre, la servante le vit traverser la cour, ou-

vrir la porte de la rue, parler avec un homme qu'il amena dans la cure.

C'était le Bossu. Il le fit asseoir en lui demandant de l'attendre un instant, « le temps de passer sa vieille soutane ».

Le curé parti, la servante considéra cet homme avec de grands yeux. C'était bien lui... le Bossu!... L'individu qui, quand il était en ribote, venait crier « Couac! » devant la cure! Oui, il était là, devant elle... assis à la place du curé! Et il était bien à l'aise, autant qu'elle pouvait s'en assurer dans cette obscurité...

Le Bossu, lui, ne la regardait pas. Il feignait même de ne pas s'apercevoir de sa présence. Il n'aimait pas les « femmes d'église ». Il savait que, quand elles se réunissaient le dimanche, après vêpres, tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre — le plus souvent chez la grosse Léocadie, qui portait des lunettes et vivait d'une petite rente — il était souvent l'objet de leurs cancans. « Le Bossu avait encore fait ceci... Le Bossu avait encore fait cela... Il avait encore été saoul comme un pourceau... Il avait encore chanté toute la nuit des chansons crapuleuses... Il avait encore poursuivi une femme dans la campagne... » Le Bossu donc ne regardait pas la servante. Celle-ci, travaillée par la curiosité et la peur, se risqua à l'interroger :

— Dites-moi, Ferdinand, qu'allez-vous faire avec M. le Curé?

Bien qu'elle eût pris sa voix la plus mielleuse, il ne répondit pas, mais marqua, par un geste de la main, qu'il s'agissait d'une affaire qui ne la regardait pas.

Cependant le curé reparut. Il avait sa vieille soutane, une soutane rapiécée, verdie et toute tachée. Il avait aussi échangé ses souliers à boucles contre de grosses chaussures. Il dit : « Nous y sommes... » Le Bossu se leva. Les deux hommes sortirent.

— Vous n'allez pas me laisser seule?... gémit la servante.

— N'aie pas peur, Justine... Tu n'as rien à craindre... Je vais revenir...

— Mais où allez-vous?

Elle ne reçut pas de réponse. Le curé et son compagnon étaient déjà dans la cour. Par la fenêtre, elle les vit entrer dans la remise. Ils y restèrent longtemps. Finalement, ils ressortirent. Le Bossu marchait tout courbé sous une charge de planches. Le curé suivait avec une scie à l'épaule, une bêche dans sa main droite et une hachette dans la main gauche. Il n'avait pas mis la barrette et son crâne chauve luisait dans la nuit. En les voyant se diriger vers l'église, la servante pensa :

— Ils vont enterrer Philippe.

Elle pensa encore :

— C'est le Bossu qui commande...

Les deux hommes traversèrent rapidement le jardin. La nuit était toujours belle et claire. Au-dessus d'eux, le ciel était rempli d'étoiles et la lune brillait d'un vif éclat. Ses rayons dessinaient les branches des arbres, où aucune feuille ne remuait. Une bonne odeur de fleurs se mêlait au parfum des herbes, qui commençaient à se couvrir de rosée. Quand le curé introduisit la clef dans la porte de la sacristie, il se sentit secoué d'un frisson. Ce n'était cependant pas un homme peureux. Il était entré dans son église à toute heure du jour et de la nuit. Il savait qu'il y était sous la protection de Dieu. Mais aujourd'hui, il semblait que Dieu se fût retiré du monde et eût abandonné les hommes. Cette nuit, dans son grand silence, était si lourde!

Dans la sacristie un rochet et des vêtements d'enfants de chœur pendaient à la muraille; les burettes d'argent attendaient, sur leur plateau, la messe du matin. Devant l'autel, le curé fit une gémulation que le Bossu s'efforça

d'imiter, bien qu'embarrassé par sa charge de planches. La petite lampe, qui brûlait au milieu du chœur, jetait un léger glacis sur le chêne usé des stalles, tandis que, debout sur leurs socles, les saints, aux deux côtés de la nef, avaient revêtu de grandes chapes d'ombre sous lesquelles on ne reconnaissait plus saint Jacques de saint Joseph, ni saint Denis de saint Roch. Les deux hommes déposèrent leurs charges dans le porche et montèrent à la tour.

Par ci, par là, un rayon de lune glissait sur l'escalier, à travers lequel passaient les cordes des cloches. Les hommes s'avançaient avec précaution pour ne pas faire gémir les marches. Arrivés devant le corps de Philippe, le curé, qui suait à grosses gouttes, tira son mouchoir pour s'essuyer le crâne. Comme il s'avançait vers Philippe, pour le retirer de la lucarne, le Bossu l'écarta, puis, saisissant le cadavre à bras le corps, il l'attira à lui tout doucement et le déposa sur le plancher. Il cracha alors dans ses mains et dit à son compagnon : « Prenez-le par les épaules... » Lui le saisit par les jambes. Pas à pas, avec d'infinies précautions, s'arrêtant chaque fois que leurs pieds avaient heurté trop violemment les marches, ils arrivèrent au bas de la tour et déposèrent Philippe sur les dalles du porche. A ce moment, le curé poussa un soupir de soulagement, s'essuya de nouveau le front et les joues, puis, se laissant tomber à genoux, joignit les mains et se mit à prier. Le Bossu se rappela alors qu'il était dans une église; il enleva sa casquette et la fourra dans sa poche.

Quand le prêtre se fut relevé, ils allumèrent un cierge. La figure de Philippe était couverte de sang coagulé. « *Ils l'ont mal arrangé!* » dit le Bossu, après avoir tiré une ficelle de sa poche pour mesurer le corps.

Faire un cercueil avec quelques mauvaises planches et des outils de fortune n'est pas chose facile. Mais le Bossu était un homme de ressources et qui savait mettre la main à tout. Il écarta son compagnon, scia, tailla, cloua et fina-

lement enferma Philippe dans une longue caisse qu'il consolida avec une grosse corde qu'ils avaient apportée. Puis il tira la civière qu'on remisait sous l'escalier du clocher et les deux hommes emportèrent le mort dans le cimetière, derrière le chevet de l'église, où il leur parut facile de creuser une tombe sans être aperçus ni entendus de personne.

— C'était un brave homme, dit le curé, pendant que le Bossu pelait le gazon avec sa bêche.

— Un homme comme on n'en fait plus, répondit l'autre.

Au loin, on entendit un roulement de charroi. C'était l'ennemi qui, là-bas, sur la grand'route, marchait en hâte vers Bruxelles et vers la France. Le curé, ayant haussé la tête par-dessus le mur du cimetière, vit une immense lueur rouge qui incendiait tout un coin de ciel et que traversaient des flammèches et des jets violents de fumée.

— *Ils brûlent encore des maisons, dit-il.*

Le Bossu sauta hors de la fosse et regarda à son tour, les deux mains accrochées à la crête du mur. Puis, s'étant laissé retomber, il souffla un instant et reprit son travail.

Un quart d'heure plus tard, Philippe était couché dans la terre, dans la bonne terre de son village, dans cette terre qu'il avait remuée toute sa vie, qui lui avait causé beaucoup de fatigue, mais qui lui avait aussi donné beaucoup de joies, les seules réelles que son âme simple eût jamais connues. Debout à ses pieds, le curé récita les dernières prières qu'on donne aux morts, puis le Bossu combla le trou, égalisa le sol, remit soigneusement en place les carrés de gazon, pour que personne ne pût découvrir la tombe.

De retour au presbytère, il but d'un trait les deux gouttes que le curé lui versa, mais il repoussa la pièce de cent sous que l'autre voulait aussi lui faire accepter.

Lorsqu'il fut parti, la servante, qui avait les yeux

rouges — elle avait pleuré pendant toute l'absence de son maître — regarda le curé d'un air si étrange qu'il en fut impressionné. Mais il se ressaisit et dit :

— Nous avons donné une sépulture chrétienne au pauvre Philippe.

— Oui, répondit la femme, oui... avec un beau monsieur... Et demain...

Le curé l'arrêta d'un geste bref. Les femmes, pensa-t-il, sont toujours là pour vous effrayer.

— A la grâce de Dieu, se dit-il ensuite; s'il arrive quelque chose, je prendrai tout sur moi.

Cette nuit-là, M. le Curé pria beaucoup et ne dormit guère.

XVIII

Il n'arriva rien. Les Allemands ne cherchèrent pas à savoir qui était Philippe, ni ce qu'il était allé faire dans la tour de l'église. Ils lui avaient réglé son compte. C'était fini. Philippe devait rester une fourmi comme les autres parmi toutes les fourmis que la guerre allait écraser. On lui consacra une belle messe, au retour de laquelle le charron dit à Lalie : « Vous devez être fière, Lalie; on vous a fait de l'honneur... » Elle haussa les épaules : « Le vieux sot! il avait bien besoin de se faire tuer! » Elle songeait que c'était encore deux bras de moins dans la maison, deux bras solides qu'il faudrait aussi remplacer. Puis, il y avait cet inconnu devant lequel on se trouvait. Si la guerre avait épargné la région, les Allemands l'occupaient. La veille, elle avait vu arriver chez elle deux soldats de gris vêtus, chaussés de courtes bottes, coiffés d'un petit bonnet rond, avec un fusil à l'épaule et une baïonnette au ceinturon. Ils lui avaient demandé elle ne savait quoi, dans un baragouin qu'elle n'avait pas compris. Elle n'avait heureusement pas perdu la tête. Tout de suite, elle leur avait fourré dans les mains une solide

tranche de lard et une motte de beurre. Ils s'étaient mis à rire, d'un large rire et, l'ayant remerciée (Danke, danke, brave Frau!), ils avaient touché de leurs doigts noirs, en s'inclinant, le bord de leurs bonnets.

Lalie en avait conclu que c'étaient des hommes comme les autres.

Et elle s'était rapidement adaptée au nouveau régime. Au printemps et à l'automne, elle se rendait, comme autrefois, chez Clémentine pour commander les vêtements de Prosper et de Mathilde. La couturière, qui devenait vieille, n'y voyait plus guère; elle portait des lunettes et gémissait sur son sort : « Les pauvres gens doivent travailler jusqu'à leur mort... »

Les jours où Prosper devait assister à la réunion que tenaient périodiquement les cultivateurs pour aviser au ravitaillement de la commune, elle ne manquait jamais de lui dire :

— Attention, hein!... Ne parle pas trop... Ne te laisse pas rouler...

Prosper n'avait pas l'habitude de trop parler. Par contre, il appliquait toute son attention à ce que disaient les autres. Il tâchait surtout de bien retenir ce qu'on lisait « sur les papiers ». Ces mots « le Kreischef » lui causaient chaque fois des battements de cœur. Le bourgmestre et M. Destokay — son fils avait aussi rejoint le front — le traitaient poliment, avec des égards mêmes. Ils le consultaient quelquefois : « Vous, Prosper, qui avez de l'expérience... » Cela le flattait. C'étaient des hommes ceux-là! Il les respectait. Par contre, son collègue Delvigne le jetait souvent hors de lui. Ne s'entêtait-il pas à ne l'appeler que « le riche Nicolet » ?

— Riche! lui... On pouvait venir chez lui, fouiller les meubles, retourner les tiroirs, abattre les murs...

— Oh! répliquait l'autre. On sait que vous avez enterré vos picaillons!

Prosper ne répondait plus. Mais il soufflait de rage.

Il les avait enterrés en effet. Il les avait même déplacés plusieurs fois. Car il ne fallait se fier à personne. Lalie et lui surveillaient de près les gens qu'ils occupaient : le vieux Laurent, la sotte Catherine, le Bossu — ce dernier surtout, qui rôdait souvent où il n'avait que faire.

A l'époque des récoltes, Jean-Baptiste venait frapper à leur fenêtre dès que la nuit était tombée. Prosper sortait. Les deux hommes, armés chacun d'un gourdin, allaient faire un tour dans la campagne pour surveiller leurs biens.

S'ils apercevaient le cantonnier sur leur route, ils faisaient un détour. Le pauvre homme avait perdu son fils à la guerre. Depuis lors, il buvait un peu trop et radotait. Il arrêtait les gens et leur disait toujours la même chose : « Un si brave garçon... qui chantait si bien... et qui ne songeait pas à se marier... »

En passant devant la propriété de M. Destokay, il leur arrivait, les jours où l'on avait de bonnes nouvelles de la guerre, d'entendre sa fille qui chantait d'une voix frêle, en s'accompagnant sur le piano :

Salut à la paix...

Le Bossu, de son côté, jouait quelque part de l'accordéon, dans une maison où l'on veillait avec les volets clos. Quelquefois aussi un joueur de cartes sortait d'un cabaret, se plantait contre le mur, y restait un instant, puis regrimpait rapidement l'escalier, en tirant sur sa pipe et en reboutonnant sa culotte. Le chemin s'enfonçait entre deux haies, si hautes, si rapprochées qu'on ne voyait plus rien. Puis c'était la campagne : le silence avec le bruit étouffé d'une canonnade lointaine. Parfois le ciel était clair, plein d'étoiles. D'autres fois de gros nuages s'y promenaient, rapides ou lents, suivant l'intensité du vent. Jean-Baptiste, qui était nerveux, bavardait volon-

tiers. La guerre l'avait presque fait riche. Il parlait de s'acheter des terres, d'agrandir ses étables, de reconstruire sa grange, de clôturer sa cour par un mur.

— Tais-toi, Jean-Baptiste, disait Prosper.

Lui observait prudemment tout ce que la nuit permettait de découvrir et tendait l'oreille à tous les bruits. C'était le vent qui soufflait, des épis qui se frôlaient, une fouine qui traversait le chemin, un lièvre ou un lapin qui détalait à leur approche. Parfois, tout au fond du grand vide qui les enveloppait, on voyait un bloc sortir de l'obscurité, prendre insensiblement une forme humaine, la forme d'un homme courbé sous une charge. Leurs cœurs battaient un instant. Ils auraient voulu arrêter ce malfaiteur, demander d'où il venait, savoir où il avait été voler. Mais cet homme était visiblement plus fort qu'eux. Puis il avait peut-être une arme. Craignant de recevoir un mauvais coup, ils se glissaient derrière une meule ou s'aplatissaient dans un sillon.

Quand ils passaient devant les cinq bonniers, Prosper s'arrêtait :

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Bernard l'avait vendue à Matagne, ce qui avait étonné tout le village. Où, diable, Matagne avait-il pris l'argent? C'était un de ces hommes qui ne peuvent passer devant un cabaret sans y pénétrer et qui commencent à rentrer leurs récoltes quand les autres ont fini. Les gens supposaient qu'il avait fait un emprunt, Joachim en était sûr et Prosper nourrissait l'espoir que la terre repasserait aux enchères. Mais, depuis la guerre, Matagne, comme les Nicolet, gagnait beaucoup d'argent. Au « Retour d'Egypte », ses fils (c'était connu) jouaient aux cartes des billets de cent, ses filles étaient bien nippées et lui-même s'était fait « remettre des dents ». Prosper considérait maintenant les cinq bonniers comme définitivement per-

— dus, et chaque fois qu'il les longeaient avec Jean-Baptiste, il laissait échapper le même soupir.

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Au retour, Prosper, qui devenait gros, soufflait. Il s'inquiétait de ses marks. Ayant perdu l'espoir de racheter les cinq bonniers, qu'en ferait-il? Les mettrait-il à la banque? Les placerait-il sur hypothèques? Et s'il lui en restait après la guerre que vaudraient-ils? Jean-Baptiste le rassurait. Il avait entretenu Durdu de tout cela et Durdu assurait que les marks seraient toujours les marks.

Durdu était un homme qu'on ne connaissait pas dans le pays avant la guerre. Depuis lors, il passait tous les quinze jours. Chez les Nicolet, il entrait sans frapper. Souvent Lalie, occupée à quelque ouvrage, le surprenait derrière elle, en se retournant. Elle ne s'étonnait pas :

— Vous êtes là, maître!

Il répondait :

— Je suis là.

Les Nicolet avaient toujours quelque chose à vendre et Durdu quelque chose à acheter. Tout le monde savait qu'il trafiquait avec les Allemands, mais presque tout le monde feignait de l'ignorer. M. Destokay assurait qu'il serait fusillé après la guerre. Jean-Baptiste en doutait. Il admirait ce gros homme mal vêtu, qui vous regardait hardiment, avait le verbe bref et pour qui la guerre n'était qu'un instrument comme un autre qu'il utilisait comme il lui plaisait. Pour payer son monde, il sortait parfois deux portefeuilles de ses poches. Quand Prosper et Lalie voyaient apparaître le plus gros, celui qu'il serrait à l'intérieur de son gilet, ils étaient éblouis :

— Vous n'avez pas peur d'être assassiné, M. Durdu?...

Il riait :

— Que vous êtes bêtes, les gens!

Il semblait, en effet, n'avoir peur de rien ni de personne et si Jean-Baptiste lui demandait — pour le faire parler — comment il croyait que la guerre tournerait, il répondait simplement :

— Les Allemands sont forts!

Lorsque Prosper rentrait chez lui après avoir donné le bonsoir à son compagnon, Lalie dormait. Mathilde était également couchée, mais malgré la fatigue qui pesait de plus en plus sur ses vieilles épaules, elle s'endormait rarement tout de suite. Un jour, le charron, comme il le faisait souvent, était entré chez eux, en voisin. Il avait allumé sa pipe, secoué ses sabots et posé ses deux pieds sur le socle du poêle. Mathilde était seule. Il s'était mis, comme il en avait également l'habitude, à parler de toutes sortes de choses qui tourbillonnaient dans sa tête comme la fumée de sa pipe devant son nez. Il avait parlé de la guerre, de son travail, du prix des œufs, de Philippe, du fils du cantonnier; tout à coup, il avait lâché le nom de Valère. Il s'était ensuite tu un instant, avait regardé le pavé, puis, se tournant vers la vieille fille, il avait dit : « C'est pour toi qu'il est mort. »

Mathilde n'avait pas levé la tête, mais son cœur avait fait un bond dans sa poitrine. Le soir, dans son lit, elle s'était répété cette parole et depuis se la répétait souvent. Des larmes coulaient parfois de ses yeux comme le jour où Philippe l'avait vue pleurer à ses côtés dans le jardin, tandis qu'on fêtait les noces de Bernard et que le petit Georges lançait au ciel sa belle chanson : « Brise des nuits... » Elle se tournait et se retournait sur son lit, le cœur battant, heureuse ou triste, elle ne savait, et quand la fatigue enfin lui fermait les paupières, elle entendait encore les paroles du charron, mais ce n'était plus la voix du charron, c'était celle du petit Georges, puis une voix plus douce encore, une voix qui venait de loin, de très loin : « C'est pour toi qu'il est mort! »

XIX

Lalie se vantait de ne pas « connaître les médecins ». Elle n'avait en effet jamais été malade. Son grand corps sec, bruni comme s'il avait été passé au feu, semblait un de ces outils de trempe impeccable qui résistent à tous les coups et défient les morsures du temps. Un soir cependant — un soir glacial d'hiver — son frère et sa sœur l'entendirent gémir.

Prosper était debout sur une chaise, un grand couteau entre les dents. Il tenait dans ses mains une pièce de lard qui pendait au plafond et dans laquelle il allait tailler une tranche pour le dîner du lendemain. Il retira son couteau :

— Qu'as-tu ?

— J'ai mal au doigt.

— C'est peut-être quelque chose qu'on t'a donné, observa Mathilde; à ta place, j'irais voir Jean-Baptiste.

— Jean-Baptiste... grommela Prosper en haussant les épaules.

— Oui, Jean-Baptiste... N'a-t-il pas guéri sa femme de l'érysipèle ?

Il l'avait guérie avec une tourterelle, qu'il avait rapportée de Liège et qui, mise en cage, roucoulait depuis dans son vestibule.

Ces bêtes-là, certifiait Jean-Baptiste, prennent la maladie.

Prosper, étant descendu de sa chaise, examina le doigt de sa sœur. Il jugea que c'était un panari et repassa son canif sur le bord du pot à eau, pour y faire une incision quand le mal serait mûr.

Lalie en souffrit beaucoup la nuit. La bise secouait les arbres autour de la maison et fouettait les murs en sifflant. La femme ne dormait pas. Tantôt, elle sortait sa main du lit; tantôt elle la plongeait dans les draps. Son

doigt battait comme un pendule et, par moments, elle avait la sensation qu'on le lui écrasait entre deux pierres. Tandis qu'elle suait de douleur sous ses couvertures, elle entendait la bise gémir, les arbres craquer, l'horloge de l'église qui sonnait les heures.

Tout à coup, elle dressa l'oreille. On avait marché dans la cour... Quelqu'un venait de gratter à la porte... Qui cela pouvait-il être?... Le chien?... Mais Prosper l'avait enfermé... C'était peut-être une illusion... Peut-être avait-elle la fièvre... Pendant quelques instants, elle n'entendit plus rien; puis le bruit recommença. Cette fois, elle songea aux voleurs, dont la gazette parlait continuellement... D'un bond, elle fut hors du lit, jeta un châle sur ses épaules, entortilla dans un coin sa main malade et ouvrit la fenêtre.

— Un homme était debout contre la porte...

Elle se jeta instinctivement en arrière, saisie de peur; mais elle se remit vite, passa de nouveau la tête par la fenêtre et cria :

— Qui est là?

L'homme leva la tête :

— C'est moi...

Lalie se pencha en fronçant les sourcils, pour mieux voir l'individu. Celui-ci portait, noué par dessus sa casquette, un mouchoir qui cachait presque toute sa figure. Il était vêtu d'un vieux paletot et grelottait.

— Qui? toi... demanda la femme.

L'homme hésita un instant. Puis, il balbutia quelque chose que Lalie ne comprit pas. Finalement, sa voix s'éleva :

— Moi... Bernard...

Lalie sursauta :

— Comment! Toi... Ber...! Et que fais-tu là?

— J'ai froid! balbutia Bernard.

— Va-t'en!

— J'ai faim ! continua-t-il.

— Va-t'en !

Bernard se tut, mais ne bougea pas. Finalement, il passa la main sur ses yeux et, reculant de quelques pas, tandis que le fumier gelé craquait sous ses pieds, il se tourna du côté de l'écurie :

— Vous me laisserez au moins entrer dans l'étable...

Lalie ricana :

— Vas-y ! J'appellerai Prosper ; il te fera sortir à coups de fourche.

— Mon Dieu !... Je ne suis pourtant pas un chien...

— Si, cria Lalie ; tu es un chien !

Bernard fit un pas pour s'en aller, puis se retournant de nouveau :

— Lalie... ma sœur...

— Tu n'as plus de sœur ici, plus de frère... Rien !

— J'ai mal aux jambes et les pieds me cuisent.

— Va-t'en !

Bernard leva les bras au ciel comme pour l'appeler à son secours. Mais Lalie, impitoyable, répéta :

— Va-t'en !

— On s'en va... On s'en va...

Bernard, cette fois, tourna sur ses talons et retraversa lentement la cour en tâtant le fumier du bout de son bâton. La barrière s'ouvrit et se referma. L'homme disparut.

La bise sifflait toujours, les arbres continuaient de s'agiter. Au-dessus de la terre s'étendait un grand ciel noir où brillaient beaucoup d'étoiles, non pas de ces étoiles éclatantes et chaudes qui transforment en féeries les nuits d'été, mais des étoiles pâles et froides, qui, elles-mêmes, semblaient glacées par l'âpre bise.

Lalie avait refermé la fenêtre et s'était recouchée. Elle ne pensait plus à son mal. Sa colère commençait à s'apaiser. Elle sourit même en se rappelant le mot que Prosper avait un jour prononcé :

" Il nous grattera avec des ongles de fer. "

XX

Après avoir fait quelques pas sur la route, Bernard hocha le front et murmura :

« Elle est dure... »

Il s'arrêta.

Maintenant où aller?

Il eut le sentiment que tout était fini et les souvenirs affluèrent dans sa tête.

Il revit d'abord le Bernard d'avant « l'aventure », celui qui, le dimanche, après la première messe, assis sur un vieux banc de bois de la maison qu'il venait de quitter, contre la fenêtre, mangeait sa « fricassée », puis faisait, comme le lui avait rappelé Philippe, le tour des étables avec une belle chemise blanche. Presque au même instant, il se retrouva à Liège, au « Bar du Centre », un beau café où il ne pouvait faire un pas sans être accompagné par son image, tellement les glaces y étaient nombreuses. Et son image ne lui déplaisait pas; c'était celle d'un vrai monsieur, surtout quand il avait passé son veston de mohair et mis sa cravate de couleur. Les clients l'appelaient « le patron » et le faisaient boire avec eux. Le soir, il était souvent saoul. C'est alors qu'il aimait le plus sa femme et qu'il l'admirait le plus tendrement. Assise derrière le comptoir, sur sa chaise haute, elle semblait une reine, une vraie reine, avec sa tête bien coiffée, sa figure maquillée, le collier de fausses perles qui cerclait son cou, largement découvert, et la montre-bracelet qu'elle portait au poignet gauche. Quand ils commençaient à être pris de boisson, les clients s'approchaient volontiers d'elle, lui prenaient les doigts, lui pinçaient le bras, promenaient sur sa poitrine une main goulue. Elle se laissait faire et riait. Lui, alors, devenait sombre. Mais il se disait que c'était le métier qui voulait ça et luttait contre sa jalousie. Il avait confiance en elle. C'était une maîtresse

femme — ainsi la jugeait-il — et si leurs affaires n'avaient pas marché, ce n'était pas de sa faute. Tout le monde ne réussit pas. Stoïquement, il avait accepté la dégringolade qui les avait conduits, au moment de la guerre, dans un petit « caboulot », situé dans une rue pauvre aux confins de la ville, où habitent des maraîchers et des houilleurs. C'est dans une de ces rues qu'il s'était battu avec un ivrogne, qui l'avait arrêté pour lui dire que sa femme couchait avec les Boches.

Les soldats allemands avaient fait de son café leur lieu de rendez-vous. Le soir, les voisins les y entendaient hurler des chansons de leur pays et des refrains de guerre : « Gloria... gloria... » Il respirait quand il apprenait qu'on allait les envoyer au front et qu'il les voyait vider bouteilles sur bouteilles, casser des verres, chanter plus fort, éclater de rire ou se mettre à pleurer. Mais il en revenait d'autres et les mêmes scènes recommençaient. Ils devinrent toutefois de moins en moins nombreux. Dans les derniers temps, il n'en venait même plus qu'un, un long diable de sergent, chargé de graisse, avec une tête comme une boule, toute rasée et trouée de deux grands yeux fades. Celui-ci se présentait tous les soirs, déposait son fusil dans un coin, s'installait comme chez lui, faisait un signe : « Hier ! » et la Rousse courait s'asseoir auprès de lui. Si Bernard entrait dans le café, il fixait sur lui ses gros yeux, des yeux foudroyants, des yeux de maître, qui lui commandaient de sortir. Et Bernard sortait. La Rousse alors riait. Bernard se demandait : « Suis-je encore Bernard, oui ou non ! » Toutes les nuits, il faisait de mauvais rêves. C'était la première fois qu'un homme l'intimidait, la première fois aussi qu'il était tenté de croire les propos de l'ivrogne avec lequel il s'était battu. Un soir, qu'après avoir quitté le café, il était venu regarder par le trou de la serrure, il fut fixé. La nuit, il ne dormit pas. Qu'allait-il faire ? Tuer le sergent ? Lui planter son couteau dans la

^{panse}
gerge? Le saigner comme un cochon? Pendant qu'il réfléchissait ainsi, la lune s'était levée et toute sa lumière tombait sur la tête de la Rousse. Elle dormait paisiblement à son côté, sa toison fauve éparpillée sur le coussin, la poitrine découverte. Il se souleva doucement, ouvrit ses deux grandes mains, les approcha de cette chair blanche. Comme il hésitait, la femme entr'ouvrit les yeux. Il se retira vivement. La Rousse sourit, soupira et se rendormit. Non, ce n'était pas cela qu'il fallait faire? Mais quoi? Pendant le reste de la nuit et toute la journée qui suivit, il roula dans sa tête des projets de vengeance. Le soir, il vint de nouveau épier sa femme et le sergent. Celui-ci, cette fois, s'expliquait avec animation, en faisant de grands efforts pour se faire comprendre, traduisant par des gestes les mots français qu'il ne trouvait pas et ponctuant ses phrases de « Ia! Ia! » Bernard comprit que les Allemands préparaient une rafle de chômeurs. Le sergent ferait empoigner Bernard... Ia!... On l'enverrait dans les mines... Ia!... Galicie... Mines de sel... Ia! Terrible!...

La panique s'était emparée de Bernard. Le cœur battant, à pas de loup, il était monté dans sa chambre, avait mis ses gros souliers, son chaud paletot, sa grosse écharpe; puis il avait noué un mouchoir sur ses oreilles, empoigné son bâton et était parti...

Maintenant, il était là, dans son village, par cette nuit de gel, abandonné de tout le monde, renié par les siens.

Il se remit à marcher.

Où il allait? Il n'en savait toujours rien. Il savait seulement qu'au bout de son chemin se trouvait la campagne. Lorsqu'il l'eut atteinte, ~~il continua à marcher machinalement pendant quelque temps.~~ Mais ici, la bise était plus mordante : elle traversait ses vêtements et sa chair, elle glaçait la moelle de ses os. Il s'arrêta de nouveau et, dans un accès de révolte, piétina la terre, la frappa à coups de

→ il regarde avec des yeux habotés le grand vide qu'il formait devant lui. On n'y voyait ni un arbre, ni un buisson, rien qu'une meule de paille, l'unique habitant du village, qui se penchait au loin ~~comme~~ ^{à l'usage} comme s'il voulait et ~~comme~~ ^{comme} comme s'il voulait continuer à marcher. Il voulait continuer à marcher.

bâton. Puis il se mit à pleurer, pensa qu'il avait assez souffert et qu'il fallait en finir.

Il sortit son mouchoir de sa poche et le tordit comme une corde. Il était assez solide, mais serait-il assez long? Il le mesura sur son bras étendu.

Cela fait, il se sentit le cœur plus calme et, oubliant le froid, s'amusa même à raisonner. Qui aurait jamais cru qu'un Nicolet en arriverait là? Et que ce Nicolet serait justement lui, Bernard! Car il avait été autrefois un homme sérieux et même un homme de bon conseil. Il avait aussi été un homme heureux...

Il fit un geste large pour balayer le passé. Puis il reprit son mouchoir, le tordit de nouveau, le mesura de nouveau... Il lui fallait maintenant trouver un arbre propice ou une poutre. Il avait un peu oublié la disposition des arbres du village, mais il se souvint d'une poutre qui se trouvait dans son vieux hangar et où ^{Philéas} ~~il~~ avait autrefois ~~lui-même~~ enfoncé de solides crochets. Oui, c'est là qu'il devait aller mourir. Il se vengerait ainsi des siens. Lalie aurait beau gratter, la tache serait ineffaçable. Elle aurait beau ergoter, les gens hocheraient la tête et diraient : « C'était tout de même votre frère! »

*grands
clois pour
pendre les
Barnais.*

Soutenu par cette pensée de vengeance, il chercha à s'orienter. Il lui fallait longer une prairie, la contourner et pénétrer ensuite dans le jardin des Nicolet.

Il venait de se remettre en marche lorsqu'un air de musique vibra dans la nuit. Il pensa tout de suite :

— Tiens, le Bossu vit encore!

Après avoir amusé les autres pendant la soirée, le Bossu se donnait souvent un concert à lui-même en s'en retournant. L'oreille collée contre son accordéon, il jouait avec plus de sentiment, plus d'ardeur, plus de passion, agitant la tête, frappant du pied les cailloux de la route. Les gens qui ne dormaient pas poussaient quelquefois leur volet pour l'écouter. Bernard lui-même avait entendu cette

musique bien des fois, surtout en été, quand la chaleur l'obligeait à tenir sa fenêtre ouverte.

Bien qu'il n'eût pas en ce moment le cœur à la joie, il éprouva un certain plaisir à la réentendre. C'était justement un air qu'il connaissait. Petit à petit, il se mit à scander les notes par des hochements de tête. Puis il se dit :

— En voilà un qui est toujours heureux... Il doit pourtant avoir vieilli, lui aussi... Je suis sûr qu'il est maintenant tout blanc...

Et de plus en plus séduit par ce vieil air qui lui remuait décidément le cœur, il s'arrêta de nouveau.

Le Bossu avait-il toujours été heureux, comme le pensait Bernard? Avait-il souffert? En ce moment même, ne songeait-il pas à sa vieillesse ou y songeait-il trop? Son âme de faune s'exaltait-elle dans le vide ou regrettait-elle tous les plaisirs auxquels elle n'avait pas assez mordu? Était-ce l'ivresse ou le désespoir qui mouvait ses doigts? En tous cas, Bernard ne l'a jamais entendu jouer comme aujourd'hui. Sa musique semble lutter avec le vent du ciel. Elle remplit de ses sons la nuit glaciale. Elle est tour à tour douce et ardente, sauvage et désordonnée. Elle se répand en notes si étranges qu'on ne sait plus si cela sort d'un instrument inerte ou d'une poitrine humaine, si c'est une voix qui chante, une âme qui soupire ou un cœur qui pleure...

Bernard écoutait toujours. Sous l'influence de cette musique exaltée, sa poitrine recommençait à battre. Une sorte d'ivresse même le transportait. Il en oubliait la faim; il en oubliait le froid. N'avait-il pas la vie dure? N'était-il pas d'une forte race, comme disait Michel? Il avait même été jadis l'homme le plus fort du village... Jadis!... Il fit jouer ses biceps pour se prouver à lui-même que cette force était toujours là. Pour mieux s'en convaincre, il lâcha son bâton et se jeta sur une borne qu'il

Il songea alors à la meule de paille auprès
de laquelle il s'était reposé en venant, qui il avait
revue tout à l'heure & qui s'était à son tour enflou-
vie dans la nuit. Dans un de ses côtés, il avait vu
un grand trou creusé sans doute un soir de fête par
un ivrogne qui n'avait pu continuer sa route. Il
eut un petit sourire. "Voilà mon affaire", pensa-
t-il. Il y penserait la nuit, roulé en boule, & le
matin au petit jour... le matin au petit jour
(il haussa les épaules) il savait il ne savait où,
ferait il ne savait quoi, mais comptait bien trou-
ver encore, ici ou là, un peu de vie à grignoter.

Il ne pensait plus à la Roussie, ni au
Boche, ni à du lie. Tout cela était tombé dans la grande
grotte. Le Bernard des aventures avait disparu.
Le sot Bernard était mort. Il n'y avait plus là
qu'un ouvrier de ferme, sans force ni maille, peu ou
comme job, mais avec deux bras solides encore
qu'il avait offerts demain à qui le voudrait.

Fortifié pour calmer son faim, moitié
pour se récompenser d'être redevenu un homme
raisonnable, il décida de fumer une pipe. Il
sortit du blague, une vieille vanie se pose, que fer-
mais

venait d'apercevoir. L'ayant serrée dans ses deux mains, il la secoua, l'ébranla, l'arracha du sol gelé. La pierre était lourde. N'importe! Les pieds écartés, le torse raide, il l'éleva au-dessus de sa tête, la fit passer d'une main dans l'autre et finalement la lança au loin.

Puis il leva la tête et respira à longs traits.

Quand il se baissa pour ramasser son bâton, il faillit tomber. « C'est la faim, pensa-t-il; j'aurais dû mettre une croûte dans ma poche. »

Le vent soufflait toujours avec colère, accompagné au loin par le bruit étouffé du canon. Un nuage était venu voiler les étoiles, mais une lampe brûlait encore dans une maison du village. C'était la lampe de M. Destokay, qui venait aussi de perdre son fils à la guerre et qui cherchait des consolations dans les livres.

Quelques flocons de neige tombèrent. Bernard chercha à s'orienter. Ses yeux ne voyaient devant lui qu'une plaine gelée, une plaine immense qui se perdait dans de profondes ténèbres et sur laquelle tombait lentement la neige. Mais là, là et là, il savait que se trouvaient d'autres villages. En coupant à travers les labours, il tomberait certainement sur l'un ou sur l'autre. Au petit jour, il frapperait à la porte d'une ferme, où on ne lui refuserait pas un quignon de pain, une tasse de café, une botte de paille dans le coin d'une grange. Après... Après (il haussa les épaules), il irait il ne savait où, ferait il ne savait quoi, mais comptait bien trouver encore, ici ou là, un peu de vie à grignoter.

— Allons, Bernard, en route...

~~Il allait piquer son bâton dans le sol pour partir. Il hésita, hocha deux ou trois fois la tête. Puis il se retourna. Son village était là, derrière lui, le « vieux nid » était derrière lui, mais il ne les voyait plus. La petite lampe même avait disparu.~~

~~— Allons, Bernard.~~

Il se répéta: "Allons, Bernard!" et piqua son bâton dans le sol. Quand il eut fait quelques pas, il se retourna.

toujours

~~Et Bernard, dont le cœur était lourd comme un sac de blé, poussa un han! s'appuya solidement sur son bâton et de nouveau quitta son village.~~

EPILOGUE

Le lecteur chercherait vainement aujourd'hui la vieille ferme des Nicolet dans ce village qui n'a pas de nom. Lalie, Prosper et Mathilde sont morts, chacun à son heure. Comme ils n'avaient que des parents éloignés, leurs biens ont été vendus. Là où se trouvait leur demeure, s'élève maintenant une belle habitation moderne — genre villa. Elle a été construite par un étranger (les gens du village disent « un nouveau riche »). Joachim, le charron, qui vit toujours, évoque volontiers, comme tous les vieux, le passé. Il n'oublie aucun des Nicolet et raconte en long et en large l'aventure de Bernard, un homme comme un arbre, qui avait fait un sot mariage et dont personne ne sait où il a laissé ses os.

HUBERT KRAINS

de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

FIN



REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ernest Seillière : *Baudelaire*, Armand Colin. — Pierre Dufay : *Autour de Baudelaire : Poulet-Malassis l'éditeur et l'ami, Madame Sabatier, la Muse et la Madone*, Au Cabinet du Livre. — André Fontainas : *Verlaine-Rimbaud, ce qu'on présume de leurs relations, ce qu'on en sait*, Librairie de France. — André Fontainas : *Tableau de la poésie française d'aujourd'hui*, Nouvelle Revue Critique. — Jean Ajalbert : *L'En-Avant de Mistral*, Denoël et Steele.

Le livre de M. Seillière (**Baudelaire**) est riche et il est ingénieux. Il ne manque pas d'agilité. Il met en vive lumière les contradictions de Baudelaire. Si vous ne sentez point que Baudelaire est la contradiction faite homme, n'allez pas plus avant. Je suis obligé d'ajouter qu'en dépit d'une moisson de remarques pénétrantes et fines, M. Seillière ne descend point jusqu'aux ultimes profondeurs de son sujet. On emporte la vision d'un Baudelaire fort complexe, mais à demi perdu dans ses complications et ses contradictions. Il s'agit encore d'un homme singulier et d'un homme flottant, en quête de positions paradoxales. Baudelaire et sa poésie restent pour M. Seillière une grande, une piquante et même une effarante singularité du XIX^e siècle. A-t-il su se dégager suffisamment de la forêt d'anecdotes qui étouffent sous leur végétation le vrai et grand Baudelaire?

Abordons « Les Fleurs du Mal » d'un œil vierge comme si nous n'avions jamais entendu parler de Baudelaire! Nous avons l'impression d'éléments qui se tiennent avec une puissance qui nous étonne. La cohérence de l'univers poétique, voilà notre première surprise. Le poète Baudelaire, dégagé de l'homme-Baudelaire, l'emporte sur presque tous les poètes par sa puissance de synthèse. Et l'on reconnaît très vite que les contradictions baudelairiennes jaillissent des profondeurs de l'univers baudelairien. La contradiction est au cœur de la poésie baudelairienne non point comme une faiblesse, mais comme son essence profonde et son rythme de

et qui se décomposait déjà quand Joachim et la vieille Marie l'avaient enseveli. Cette pensée que la mort est là, derrière nous, toujours et toujours, comme un voleur, le hantait jusque dans son sommeil et lui donnait de nouveaux cauchemars. A la fin de la mission, il fit une confession générale, communia avec ferveur et jura de ne plus retomber dans le péché.

Non seulement, il n'y retomba plus, mais il devint l'homme le plus dévot du village. Il ôtait sa casquette lorsqu'il passait devant l'église, fréquentait les pèlerinages, s'agenouillait sur le seuil des chapelles, faisait des signes de croix quand sonnait l'Angelus. Il avait aussi attaché à son chapelet une collection de médailles, qu'il baisait le soir, après avoir récité ses prières. Prosper l'appelait « Notre petit saint » ; Lalie le traitait de « vieux bigot ». Mais quand le bétail tombait malade, qu'il fallait aller implorer saint Eloi, saint Druon, saint Antoine ou sainte Brigitte, ils disaient : « Nous enverrons Philippe, il prie mieux que nous. » Lorsqu'il rencontrait Catherine, il détournait la tête. Catherine, ahurie, ouvrait de grands yeux, puis riait d'un bon gros rire et finissait par l'interpeller d'une voix moqueuse :

— Vous ne me connaissez plus, Philippe?...

Non, Philippe ne la connaissait plus. Philippe n'avait pas oublié les fortes paroles du prédicateur : il se répétait souvent que nous ne sommes que des passants sur cette terre et que la femme est un vase impur.

HUBERT KRAINS

de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Anatole France : *Rabelais*, Calmann-Lévy. — *Œuvres de François Rabelais*, Edition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, tome cinquième. Introduction par Abel Lefranc. Texte et notes par Henri Clouzot, Dr Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Libr. Honoré Champion. — Abel Lefranc : *Rabelais et le Pouvoir royal*, Discours prononcé en séance publique des Cinq Académies, Firmin-Didot. — Maximin Deloche : *Richelieu et les Femmes*, Edit. Emile-Paul frères.

Tandis qu'il naviguait vers la République Argentine, presque aux derniers instants de son existence, Anatole France emportait, dans ses bagages, le texte d'une série de conférences dont il se disposait à régaler les citoyens de cette république. A peine l'avions-nous appris, car les journaux ne nous en avaient guère informés. Un méchant bouffon, que l'écrivain traînait derrière ses grègues et dont il ne soupçonnait pas les desseins perfides, nous a donné de ce voyage un récit plein de burlesque et où l'acrimonie le dispute à l'irrespect. Préoccupé surtout de présenter son maître en attitudes ridicules ou cyniques et de fournir ainsi à la postérité un ana d'anecdotes controuvées, ce bouffon ne semble pas avoir précisé de manière nette quelles merveilles de savoir, de fines ironies, de parfaites gloses littéraires contenait le texte susdit de ces conférences.

Elles étaient consacrées à **Rabelais**, sujet délicat entre tous et qu'il fallait traiter avec une délicatesse infinie pour instruire sans le choquer un auditoire capable de vives réactions. La librairie Calmann-Lévy vient de publier, avec juste raison, ce travail de la dernière heure, cette sorte d'hommage au génie écrite quasiment *in articulo mortis*. On y retrouve toutes les qualités de couleur et de charme du romancier du *Lys rouge* en même temps que la pénétration du critique de la *Vie littéraire*. Selon un procédé déjà employé dans son ouvrage sur *Jeanne d'Arc*, l'écrivain, pour envelopper le lecteur de l'atmosphère du passé, utilise, tout au long de ses

« Article 815... »

— Alors, il nous faudra céder, dit cette fois Prosper... il a tous les droits pour lui...

— C'est la loi, répliqua M. Destokay.

Ne sachant plus que dire, il entreprit d'excuser Bernard : « Quand l'homme arrive à la cinquantaine, on le voit parfois trébucher... Les sens l'emportent... C'est ce que les romanciers appellent « le démon de midi ».

Prosper ne l'écoutait plus. D'une main nerveuse, il écrasait sa casquette sur son genou. Tout à coup il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Une si belle terre!... Dire qu'elle va être mangée par une putain!

Et, redressant à moitié la tête, tout en coulant un regard en dessous vers M. Destokay qui, appuyé du coude à la table, tirait maintenant une mèche de cheveux, grise aussi, qui lui pendait sur le front, il demanda :

— Ne pourrait-on le faire enfermer?... avec des certificats...

M. Destokay s'étant mis à rire au lieu de répondre, ce rire le vexa; il faillit perdre son sang-froid et ravala un juron.

Lorsqu'il rentra chez lui, Lalie l'interpella :

— Eh bien?

— C'est toi qui as raison. Il faut prendre la pierre infernale.

HUBERT KRAINS

de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

(A suivre.)

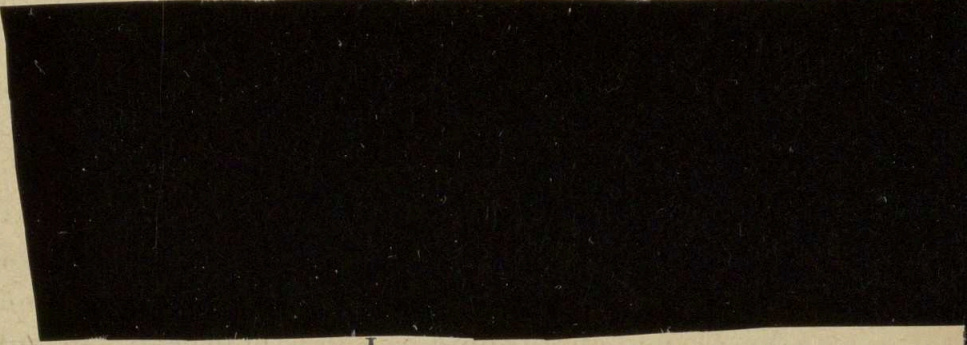


mardi de mai et j'aurai le plaisir de triompher grâce à vous...

... lui ai
que
besoin
n de
es qui
ermann
modeste

salon, salon philosophique, salon bourgeois surtout, où il y avait certainement un parti irréligieux, mais d'une irréligion fort bien élevée, où circulaient, sous l'œil bienveillant de la maîtresse de maison, les catholiques les plus sincères, on ne se serait jamais cru dans l'antichambre de Satan.

MARC CITOLEUX.



I

Les Nicolet riaient.

C'était la troisième fois dans le courant de l'après-midi que Joachim, le charron, qui avait son ouvroir à côté de la grange où les Nicolet battaient leur blé, arrêtait son rabot pour les écouter.

— Si cela se passait à la campagne, se dit-il, je croirais qu'ils ont trouvé une bourse, mais dans la ferme de Lambroux...

Intrigué, il tira l'huis et, comme la cour était pleine de neige, il se glissa le long du mur, les mains blotties dans ses poches.

Lorsqu'il introduisit la tête dans la grange, par la petite baie carrée qui s'ouvrait dans la grande porte, ses yeux éblouis ne distinguèrent d'abord que des formes vagues; mais bientôt tout se précisa : le grand mur à droite, les gerbes entassées à gauche; en haut, les grosses charpentes qui soutenaient le toit. Au fond de l'aire, trois hommes en manches de chemise, couverts de poussière, assis dans la paille, le menton aux genoux, riaient aux éclats, tandis qu'un quatrième se tenait debout devant eux, la tête baissée et la mine farouche. Les fléaux, abandonnés, gisaient sur le sol.

En voyant apparaître Joachim, l'un des rieurs cria, le doigt tendu vers l'homme qui était debout :

— C'est Bernard qui est amoureux!



de bégayer et de se maquiller pour truquer une maladie ou une infirmité.

A dire le vrai, il nous semble qu'il est bien difficile d'acquérir tant de connaissances en quatre semaines, à moins d'être particulièrement doué...

Tant il y a que l'Allemagne d'après-guerre nous offre mille sujets d'émerveillement : l'instinct grégaire de ce peuple, se greffant sur le don inné de l'organisation, est tel qu'il n'a pas seulement rationalisé les méthodes de production de l'industrie, mais qu'il a aussi standardisé les procédés les plus habiles des voleurs à la tire. Bientôt nous lirons dans les journaux d'outre-Rhin des réclames prônant de nouveaux manuels de pickpocketisme et nous ne tarderons pas à y découvrir une rubrique vouée à la critique de cette littérature ultra-moderne.

Et nous apprendrons aussi l'inauguration d'une université destinée à parfaire les méthodes de travail de toutes les catégories de malfaiteurs!...

AMBROISE GOT.

AU CŒUR DES BLÉS ¹

XVI

« Sottes, disait le charron aux femmes qui pleurnichaient parce qu'on parlait de la guerre, est-ce que la Belgique n'est pas neutre... neutre à perpétuité? » Et il tapait de la main sur son journal qui le rappelait. « Ce sera justement comme en 1870, ajoutait le tailleur. Alors aussi nous avons vu arriver des soldats; mais c'étaient des Belges, de braves lanciers qui ne faisaient de mal à personne. » « Sûr! sûr! » approuvait le vieux Laurent, tout en se grattant le crâne pour se rappeler les noms des généraux français dont les portraits se voyaient alors dans toutes les maisons : Canrobert, Bourbaki, Mac-Mahon... Le cantonnier, ses bésicles remontées sur son front, riait de toutes ces sottises. Il affirmait que les guerres ne sont plus possibles depuis qu'existe l'Internationale. Son journal le disait et son journal...

Ainsi discutaient ces hommes simples devant l'église après leur dîner. Quand une heure sonnait au clocher, ils tiraient leurs grosses montres pour les régler et s'éparpillaient dans tous les chemins. La plupart gagnaient la campagne où les appelaient les durs travaux de la moisson.

La terre tourne malheureusement comme il lui plaît. Quelques jours plus tard, tout le village était de nouveau réuni au même endroit. La porte de l'église était ouverte. Des cierges brûlaient devant l'autel de la Vierge. De temps

(1) Voyez *Mercur de France*, n^{os} 306 et 307.



AU CŒUR DES BLÉS

Toute chose (si par trop n'erre)
Voulientiers en son lieu retourne.

VILLON.

mardi de mai et j'aurai le plaisir de triompher grâce à vous...

L'article parut en effet le 1^{er} mai et depuis je lui ai fait bien des emprunts. Je dois à la vérité de dire que pour triompher Mme Arvède Barine n'avait nul besoin de moi et que sa bienveillance ne me cite qu'afin de m'obliger.

On pourrait citer encore bien d'autres personnes qui ne partageaient point l'incrédulité de Mme Ackermann et venaient aux Feuillantines. Dans l'étroit et modeste

Et Bernard, dont le cœur était lourd comme un sac de blé, poussa un han! s'appuya solidement sur son bâton et de nouveau quitta son village.

EPILOGUE

Le lecteur chercherait vainement aujourd'hui la vieille ferme des Nicolet dans ce village qui n'a pas de nom. Lalie, Prosper et Mathilde sont morts, chacun à son heure. Comme ils n'avaient que des parents éloignés, leurs biens ont été vendus. Là où se trouvait leur demeure, s'élève maintenant une belle habitation moderne — genre villa. Elle a été construite par un étranger (les gens du village disent « un nouveau riche »). Joachim, le charron, qui vit toujours, évoque volontiers, comme tous les vieux, le passé. Il n'oublie aucun des Nicolet et raconte en long et en large l'aventure de Bernard, un homme comme un arbre, qui avait fait un sot mariage et dont personne ne sait où il a laissé ses os.

venait d'apercevoir. L'ayant serrée dans ses deux mains, il la secoua, l'ébranla, l'arracha du sol gelé. La pierre était lourde. N'importe! Les pieds écartés, le torse raide, il l'éleva au-dessus de sa tête, la fit passer d'une main dans l'autre et finalement la lança au loin.

Puis il leva la tête et respira à longs traits.

Quand il se baissa pour ramasser son bâton, il faillit tomber. « C'est la faim, pensa-t-il; j'aurais dû mettre une croûte dans ma poche. »

Le vent soufflait toujours avec colère, accompagné au loin par le bruit étouffé du canon. Un nuage était venu voiler les étoiles, mais une lampe brûlait encore dans une maison du village. C'était la lampe de M. Destokay, qui venait aussi de perdre son fils à la guerre et qui cherchait des consolations dans les livres.

Quelques flocons de neige tombèrent. Bernard chercha à s'orienter. Ses yeux ne voyaient devant lui qu'une plaine gelée, une plaine immense qui se perdait dans de profondes ténèbres et sur laquelle tombait lentement la



